

ALEXANDRO
JODOROWSKY
contes
de
l'intramonde

ALBIN MICHEL ■



ALEXANDRO
JODOROWSKY
contes
de
l'intramonde

ALBIN MICHEL ■

© Éditions Albin Michel, 2011
pour la traduction française
ISBN : 978-2-226-23792-7

L'enfant qui ne voulait pas mourir

*À mon fils Brontis,
qui sème des graines vivantes
dans la solitude de mes songes.*

1

Je savais que d'un geste de la main je pouvais ouvrir une porte dans le ciel. Je savais qu'il m'était possible d'extraire de la montagne son cœur de cristal. Il suffisait à mon esprit de faire un bond pour entrer dans la tête d'un aigle et planer toute la journée au-dessus de la vallée. Je comprenais les textes sacrés qui se glissaient dans le murmure des feuilles. Les mouches ne parvenaient pas à me cacher qu'elles étaient des reines tombées d'un autre monde. Une Magicienne habitait mon corps d'enfant. Je lui disais :

« Que fais-tu à l'intérieur de moi ? Pourquoi ne t'en vas-tu pas vivre dans un arbre creux ? »

– Je reste ici parce que j'aime le son velouté de ton cœur. Ne t'inquiète pas, je suis comme l'ourse qui dort en hiver, me répondait-elle.

– Tu te trompes, ma chère Magicienne : dans ce village au bord du désert, il n'a pas plu depuis trois siècles. Ici, il n'y a pas d'hiver.

– Les ourses dorment en hiver, mais moi, c'est en été que je m'assoupis. Laisse-moi dormir. Ne me réveille que si tu es en danger. »

Me sentir en danger ? Pourquoi, alors que j'avais l'absolue certitude que je ne mourrais jamais ? Tous les êtres vivants, autrement dit toutes les choses existantes, y compris l'eau ou les roches, étaient mes alliés. D'invisibles fils d'or nous unissaient. L'univers entier faisait partie de mon corps et mon village s'étendait vers les huit coins du cosmos. Assis dans leurs barques, près de la plage, les pêcheurs me saluaient en levant une rame. Assis sur leurs tombes, au cimetière, les défunts me saluaient en agitant une couronne. C'est vrai, je savais tout, je pouvais tout. J'avais six ans.

2

Ma mère est morte six mois après m'avoir donné le jour. Je garde encore sur ma langue le goût céleste de son lait. Elle ne s'est jamais laissée prendre en photo de peur de rester prisonnière d'un morceau de papier. Mon père m'a raconté que sa peau était plus blanche que le nuage solitaire qui depuis un siècle flotte dans notre ciel. Elle mesurait trois mètres cinquante de haut, et sa chevelure blonde, deux fois plus longue, la suivait, semblable à une queue resplendissante. Elle ne savait pas parler comme le commun des mortels, elle ne s'exprimait qu'en chantant. Devant son miroir en forme de croissant de lune, elle se parfumait tout en fumant une cigarette noire dans un fume-cigarette doré. Moi, j'aimais entrer dans son cabinet de toilette vide, conservé tel qu'au jour de sa mort, et sentir son flacon de parfum en imaginant l'instant où cette fragrance, telle une rivière, se jetait dans l'effluve océanique de son corps. Une fois, après avoir caressé le briquet d'argent qui avait tant de fois connu la pression de ses

doigts, j'ai osé allumer une cigarette en vaporisant son baume. Une goutte est tombée sur le bout fumant et s'est consumée en exhalant une petite flamme bleue. Le soir, alors qu'une pluie de sang paraissait tomber du nuage solitaire, tandis que mon père travaillait à *La Tentation : le magasin où l'on trouve de tout*, j'ai volé le briquet et le vaporisateur. Je me suis rendu dans notre cour de terre sèche, me suis agenouillé près de la double file de fourmis qui de la fourmilière partait vers les confins du monde pour revenir chargée de trésors invisibles. J'ai arrosé les fourmis de parfum et j'ai approché le briquet. Les infimes bestioles se sont transformées en papillons terrestres aux ailes bleutées. Un ruisseau brillant s'est répandu sur le sol stérile, le métamorphosant pour la première fois en un jardin. J'ai découvert d'autres files de fourmis, que j'ai également embrasées. Enfin, je me suis approché de la fourmilière : un tas de terre ayant la forme d'une minuscule cathédrale. Je lui ai donné un coup de pied plein d'amour et au centre de l'éboulement, d'où surgissait un tourbillon de pattes, d'antennes et de petits corps affolés, j'ai lancé des nuages de parfum que j'ai aussitôt changés en un incendie opalin. À cette époque, mon âme ne connaissait pas la cruauté. La beauté me fascinait. Une armée de fourmis se défaisant en lumière transformait ce patio infécond en un verger enchanteur. Soudain, cette marée de menues flammes s'est avancée vers moi et rangée près de mes genoux de manière à former un grand œil bleu. Le vent froid du soir s'est mis à souffler et, avec douceur, il l'a élevé jusqu'à la hauteur de mon visage. Avant que le courant d'air ne l'emporte, j'ai vu une larme jaillir de l'œil de feu. Les fourmis souffraient !

3

Je me suis dit : les fourmis souffrent lorsqu'elles brûlent, c'est sûr, car elles sont vivantes. Mais les souliers sont insensibles. Être changés en flamme bleue ne peut les importuner... Avec la même attention que les chats qui regardent les corbeaux, j'ai observé les chaussures des personnes qui, comme mon père, venaient le dimanche sur la place centrale pour écouter l'orchestre des pompiers jouer un andante qui imitait le galop triomphal d'un troupeau de chevaux. Je ne regardais pas les musiciens, mais les chaussures des gens, à la recherche de la paire la plus solide, celle qui ne se mettrait sûrement pas à pleurer au moment où elle brûlerait. J'en ai distingué des noires, au cuir sombre et aux semelles épaisses, aux bouts larges et ronds, aussi lourdes que des pierres, aussi insensibles que deux blattes mortes. Dans ma poche se trouvaient le vaporisateur et le briquet, que j'avais de nouveau subtilisés... La cavalcade musicale terminée, devant les pompiers qui vidaient leurs trombones de la salive accumulée, le propriétaire des chaussures s'est mis à faire un discours. Je me suis approché de lui, sans que personne m'en empêche, car un enfant ne présente aucun danger, j'ai arrosé ses blattes et j'y ai mis le feu. Elles ont d'abord exhalé une fumée obscure, puis elles ont explosé en flammes violettes, lumineuses. Parmi les musiciens, changés en statues, j'ai entendu le flûtiste murmurer sans oser remuer les lèvres : « Monsieur le maire brûle. » Les spectateurs, eux aussi pétrifiés, ont respiré si profondément par le nez qu'un bruit de houle marine a envahi la place. Le maire, pris dans la cage de sa dignité, a continué à pérorer sans s'autoriser à baisser la tête vers ses pieds. Son visage s'est couvert de rides et le vide d'un cri contenu est venu s'emmêler au fil de ses phrases. J'ai pris conscience que, par respect pour son image publique, ce majestueux fonctionnaire continuerait son discours, droit comme un i, jusqu'à être réduit en cendres. Par ailleurs, les administrés ne pouvaient commettre l'affront de lancer de l'eau à de si respectables extrémités. J'ai compris mon erreur : les chaussures sont garnies de pieds vivants, aussi sensibles que les fourmis. Comme personne n'oserait faire offense au maire et que le maire refuserait d'admettre que ses chaussures brûlaient, je me suis approché de lui, j'ai retroussé une jambe de mon pantalon court dépourvu de braguette, j'ai sorti mon petit oiseau et éteint les flammes d'un jet couleur ambre... Mon père s'est précipité vers moi, il m'a secoué comme un prunier. Puis, me

serrant contre sa poitrine, il a supplié le tribun :

« Pardonnez-lui, Votre Excellence, cet enfant ne sait pas mesurer le péché que représente uriner sur les chaussures d'un maire. » Le grand homme a levé une main poilue et, d'une voix surgie de ses cavernes intérieures, il a répondu un « je te pardonne, nain fou ».

Cessant d'émettre des respirations de houle marine, la foule a applaudi. Mon père, honteux, traversant la foule, m'a traîné vers *La Tentation*, il a baissé le rideau de fer, est tombé à genoux et, enveloppé dans la froide pénombre, il m'a regardé et m'a demandé dans un soupir : « Que vais-je faire de toi ? »

4

Cette nuit-là, caché sous mes draps, j'ai appelé la Magicienne. « Tu m'as dit de te réveiller si j'étais en danger. Viens, j'ai besoin de toi ! » J'ai dû répéter ce *viens-j'ai-besoin-de-toi* soixante-dix-huit fois. Enfin, en bâillant, elle est apparue.

« Pourquoi as-tu autant tardé ?

– Si tu veux que j'apparaisse plus vite, appelle-moi par mon nom.

– Je sais, tu t'appelles Rose-Pure !

– Non, ce prénom était celui de ta mère ; mais je te prie de me croire : bien que je mesure trois mètres cinquante de haut et que j'aie une chevelure dorée longue de sept mètres, je ne suis pas ta mère. Je suis dame Filovera. Que t'arrive-t-il ?...

– Ah, dame Filovera, j'aime le feu, j'ai une passion pour lui, mais les réactions des fourmis et celle du maire m'ont fait comprendre que ceux qui l'allument le détestent. Et mon problème, c'est que je l'aime par-dessus tout. Il est plus beau que les pierres, plus beau que les plantes, plus beau que la mer, plus beau que nous autres les animaux. Rien ni personne n'éclaire en même temps qu'il réchauffe, danse, grandit, émet des murmures de soie, réjouit les yeux de ses mille couleurs. Je voudrais incendier le monde afin que nous vivions sur une planète changée en soleil !

– Mon petit, on ne peut pas plus vivre sans soleil qu'on ne peut vivre à l'intérieur du soleil. Son feu donne la vie, mais il calcine aussi. Sais-tu ? Tout endroit a son envers, tout dessus a son dessous, tout commencement sa fin, tout bien son mal, toute beauté sa laideur. Il n'existe rien ni personne qui ne soit double. La réalité est à la fois ce qu'elle est et ce qu'elle n'est pas. Ce que tu ressens est aussi important que ce que tu ne ressens pas. Ton beau feu est aussi un feu cruel. Les flammes que tu admires tant parfois concèdent, parfois dévorent. Les fourmis qui brûlent sont belles pour toi, mais pour elles, brûler est un martyre. Mon petit, la connaissance ne s'acquiert pas à travers les mots mais par la chair. Toi, tu as vécu dans d'autres siècles, de vie en vie tu es revenu au monde comme magicien, bien des fois des prêtres fanatiques t'ont brûlé vif. À travers ta chair qui brûlait, tu es devenu un admirateur du feu.

– Moi, un magicien ?

– Oui, répète ces mots : *Lamac, garac, ababa, carag, camal...* »

Je les ai répétés : « *Lamac, garac, ababa, carag, camal !* »

Une flamme est apparue au bout de l'index de ma main droite. Cette langue jaune était plus belle qu'un canari, mais elle ne m'en a pas moins mordu. J'ai poussé un cri. La Magicienne l'a éteinte.

« Comprends-tu à présent ? Le feu, il faut le dompter comme un animal de cirque, lui apprendre à progresser, à respecter les limites, à obéir aux ordres. En liberté, il consume et tue. Le doigt de ta main fait partie du monde ; si lorsqu'il brûle il te fait mal, toute partie du monde qui prend feu te fera souffrir, pas dans ton corps, mais dans ton âme.

– Merci à toi, dame Filovera, je comprends pourquoi je vis : ma mission est de dompter le bon feu et d'éteindre le mauvais feu ! Je serai pompier ! »

Mon père, ne sachant que faire de ma folie, a fait de moi la mascotte de la première compagnie de pompiers de notre chère bourgade serrée entre l'océan glacé et l'abrupte cordillère. Ainsi, vêtu d'un long pantalon blanc, d'une veste rouge à boutons dorés, portant une étoile à cinq branches sur la poitrine et un casque en métal bleu, je ne pouvais faillir ni avoir le vertige. J'étais là, très tranquille, en parfait équilibre sur la balustrade du cinquième étage, au bord de l'abîme, attendant qu'ils finissent d'attacher la bâche comme l'exigeait l'exercice annuel de la compagnie, pour me jeter, intrépide et confiant, dans les bras de mon père. Un silence mortel saisissait les spectateurs. Mon géniteur leur avait demandé de ne pas bouger, de ne pas parler, de ne pas intervenir. N'importe quelle action pouvait me tirer de mon hypnose. Lui, habitué à la compétition et à se frayer un chemin à coups de coude, ne pouvait concevoir ce qu'était avoir la foi et faire confiance, comme moi, à la Magicienne, au corps des pompiers, au monde entier. L'uniforme faisait de moi un héros. Si l'on m'avait ordonné d'attendre debout sur la tête d'une épingle, j'aurais été capable de le faire. Ils ont fini d'amarrer la bâche. J'ai avancé calmement sur l'étroite balustrade de cinq centimètres de large et, d'un bond habile, je suis tombé sur la toile et j'ai glissé en lançant une exclamation de victoire. Quand je suis arrivé en bas, mon père m'a donné une gifle : « Petit idiot ! » Mais les pompiers et les spectateurs m'ont applaudi.

Je n'ai pas compris : d'un côté on m'insultait, de l'autre on me félicitait. Ma lumière intérieure s'est éteinte. J'ai commencé à marcher dans les ténèbres sans savoir quelles étaient mes erreurs, quelles étaient mes valeurs. Cela s'est passé un dimanche. J'ai été triste du lundi au vendredi, jusqu'à onze heures du matin. À cette heure, la sirène de la caserne de pompiers s'est mise à ululer. J'ai fait un bond et, devant le regard ahuri du professeur de grammaire, je suis sorti de l'école en sifflotant. J'ai couru sur la distance de deux pâtés de maisons en lançant des cris épouvantables : « Attendez-moi ! Attendez-moi ! » Je suis arrivé à la caserne juste au moment où le camion rouge aux tubes de bronze, chargé des caisses pour les haches, des échelles et des rouleaux de tuyaux, se mettait en route, violant l'air sec d'un braillement interminable. J'ai grimpé au milieu de la grappe de pompiers et, agrippé aux jambes musclées de l'auteur de mes jours, je me suis laissé emporter vers le feu. Nous sommes arrivés à la Mandchourie, le quartier des pauvres... Une vaste étendue de maisons sans étage, faites de plaques de zinc oxydées, de sacs de pommes de terre, de bouts de carton, de morceaux de bois vermoulus, de terre. Où trouver l'eau pour les tuyaux ? La Mandchourie était édifiée sur les flancs desséchés de collines qui formaient la frontière d'un désert flétri. Les pompiers ont commencé à démolir à coups de hache les maisons autour de l'incendie, afin d'empêcher celui-ci de s'étendre. Voyant la foule approcher, mon père m'a crié, en me donnant un sifflet : « Ne descends pas du camion, ces pouilleux vont essayer de voler les tuyaux d'arrosage, les échelles, les jantes, les tubes de bronze, l'essence et les haches qui restent. Si l'un d'eux fait mine d'essayer, donne un coup de sifflet, aussi fort que tu peux : nous reviendrons pour les faire partir à coups de pied ! » Au milieu du nuage de fumée puant, je suis resté assis dans ce véhicule que je voyais comme un palais, agitant le sifflet en direction des loqueteux, menaçant. De nouveau ma joie et mon orgueil de pompier se sont effrités : « D'un côté nous les sauvons du feu, de l'autre nous les méprisons. Nous devons à la fois les aimer et les détester, nous sommes doubles. La Magicienne avait raison. »

Quand les pompiers ont fini d'éteindre les flammes, ils se sont aperçus que leur commandant manquait à l'appel : ils l'ont tiré des décombres transformé en une chose noire. Ils ont veillé ce cadavre obscur à la caserne, dans un cercueil blanc. À minuit, ils l'ont sorti de là pour l'emporter, dans un défilé solennel, vers le cimetière. D'abord venait l'orchestre qui jouait une marche funèbre déchirante, puis moi, la mascotte, seul, minuscule, terrifié, cachant sous un visage de guerrier mon incommensurable angoisse. Ensuite avançait la magnifique voiture portant le cercueil et enfin, derrière

elle, les trois compagnies en costume de parade, chaque pompier tenant en l'air un flambeau. D'un commun accord, toutes les lumières du village avaient été éteintes. La sirène de la caserne n'arrêtait pas de gémir. Les torches créaient des ombres qui s'agitaient comme des vautours avides. Je me suis évanoui.

Je me suis réveillé dans mon lit avec une forte fièvre. Tandis qu'il posait des serviettes humides sur mon front et mon ventre, mon père m'a dit : « Si j'avais su que tu étais si trouillard, je ne t'aurais pas emmené au cimetière. Par chance, je t'ai ramassé dès que tu es tombé. Ne t'inquiète pas, personne ne s'est rendu compte de ta couardise. » Couardise ? Mais non, ce n'était pas ça ! Le rythme de la marche funèbre m'avait fait sortir de mon corps et transporté à l'intérieur du cercueil. Moi, sur le chemin du cimetière, j'étais couché à côté du mort, son visage noir traversé par un croissant de dents blanches collé à mon visage. M'évanouir était le seul moyen de m'échapper du cercueil nauséabond.

6

Dans notre si petit village, les incendies étaient rares. Servir comme pompier était en réalité une activité sociale : un défilé à chaque anniversaire de la fondation de la brigade, l'exercice public pour essayer les équipements, un championnat de football rassemblant les trois compagnies, la représentation de l'orchestre le dimanche au kiosque de la place et, surtout, dans la vaste salle du premier étage de la caserne, un bal mensuel. Les demoiselles venaient, accompagnées de leur mère ou d'une tante, danser avec les héros, qui les recevaient engoncés dans leur uniforme de gala. Deux curés, qui arrangeaient discrètement les futurs mariages, servaient le punch où nageaient des morceaux d'orange, de pêche, d'ananas et de fraise. Tous buvaient le liquide alcoolisé et dédaignaient les fruits, peut-être parce qu'il leur paraissait de mauvais goût de mastiquer en des circonstances aussi romantiques. Moi, la mascotte, je n'avais rien à faire là. Je passais le temps à tourner les pages des partitions sur lesquelles le clarinettiste de la troisième compagnie lisait ses tangos et ses boléros... Pendant l'une de ces fêtes, j'ai eu la tentation de manger les morceaux de fruits qui restaient au fond des verres vides. C'était délicieux. Soudain, j'ai eu le hoquet. Puis j'ai senti le sol tanguer. J'ai avancé en titubant jusqu'au centre du salon et je me suis écroulé de tout mon long au milieu des danseurs. Un cercle s'est formé autour de moi. « Pauvre enfant, il a une crise d'épilepsie... Il ne tremble pas, ce doit être une tumeur cérébrale... Ou une crise cardiaque... » Mon père, abandonnant son sourire de don Juan, m'a pris dans ses bras. Moi, d'une voix pâteuse, je lui ai dit : « Ne t'inquiète pas, papa, je suis soûl... J'ai mangé les fruits du punch. » Tout le monde a éclaté de rire. Mon père m'a chargé sur ses épaules et m'a ramené à la maison. C'était la première fois que j'avais un contact physique avec lui. « Mon fils, on n'est pas des pédés. Les vrais hommes ne pleurent pas, ils ne se caressent pas »... L'odeur intense de ses aisselles était plus délicieuse que le meilleur des parfums. Ma poitrine, serré contre son dos, absorbait sa chaleur avec avidité... En extase, j'ai appuyé ma joue contre sa nuque et je me suis abandonné au plaisir d'être emporté dans ce navire sublime... Il m'a jeté sur le lit, m'a déshabillé sans tendresse et m'a dit : « Dors ! » Avant de s'en aller, il a consenti à me donner un baiser sur le front. Sa salive s'est collée à ma peau, elle l'a traversée, a perforé l'os et pendant toute la nuit elle a été un troisième œil. Je suis sûr d'avoir vu des milliers d'anges tourner autour de moi. Quand je me suis réveillé j'avais soif, et mal à la tête. De honte, j'ai déclaré avoir tout oublié.

7

Comme ma mère, j'avais des cheveux blonds qui brillaient, telle une auréole. Me traînant chez le coiffeur sans cesser de répéter : « On n'est pas des pédés ! », mon père a assisté, l'air sévère, à ma tonte totale. Lorsqu'il n'a plus vu de différence entre mon

crâne et une boule de billard, il a lancé un soupir de satisfaction et m'a serré dans ses bras ; il ne l'avait jamais fait auparavant.

« Bien que tu te sois évanoui comme une fille à l'enterrement de notre commandant, aujourd'hui tu as enfin l'air d'un homme. Mais comme tu manques de courage, mérites-tu d'être pompier ? Si tu penses que notre devoir consiste à éteindre des incendies, tu te trompes. La véritable mission d'un pompier est de sauver des vies. Notre ennemi n'est pas seulement le feu, mais aussi l'eau quand elle inonde, la terre quand elle tremble, l'air quand il se transforme en ouragan. Ajoute les accidents, les attaques d'animaux, les éboulements et bien d'autres menaces... »

J'ai pensé : « Il y a des dangers que les grandes personnes ne connaissent pas, mais que nous, les petits, nous pouvons capter. Des morts qui ne veulent pas habiter seuls dans leur cercueil essaient d'aspirer notre âme pour l'entraîner avec eux dans le trou final ; des oiseaux perdus entrent par nos oreilles, pondent leurs œufs au centre de notre cerveau et, quand naissent leurs poussins, ils les nourrissent de nos rêves ; des pierres dans lesquelles dort un ogre : si nous marchons sur l'une d'elles, le monstre se réveille et nous mange les yeux et la langue ; des ombres qui se transforment en flèches, des reflets qui mordent comme des vipères, des boules de glaise qui la nuit s'introduisent dans notre lit, se collent à notre poitrine et nous inoculent des chagrins qui nous font pleurer jusqu'à ce que notre chair se dissolve en larmes. »

Mon père a continué : « Puisque, bien que lâche, tu aspiras à devenir pompier, non seulement tu devras empêcher les pouilleux de voler les tuyaux et les haches, mais aussi m'assister si d'autres dangers requièrent une aide. »

Je me suis senti fier. Mon père me permettait, auprès de lui, non seulement de combattre le feu, mais aussi la nuit. Dès cet instant, j'ai cessé de dormir. Tandis que l'encre noire de mon ennemie tombait sur les êtres et les choses, moi, assis dans mon lit, forçant mes yeux à rester ouverts, j'attendais l'irruption d'un danger qui me permettrait de démontrer à mon père que je n'étais pas un froussard.

8

Je l'avoue : je me suis réjoui. Tandis que je veillais, inventant des batailles héroïques avec les taches du plafond, un bruit fracassant est venu de la rue. Des roues qui freinent, des vitres cassées, du métal qui racle l'asphalte, une plainte déchirante, un camion qui se dissimule dans le voile de la nuit. Un accident ! J'ai entendu mon père s'habiller en hâte. Je me suis habillé aussi. J'ai descendu l'escalier quatre à quatre, essayant de l'imiter. J'ai roulé au bas de la côte sans ressentir aucune douleur. Derrière lui, avec une fidélité de chien, j'ai avancé dans la rue. Près d'une bicyclette écrasée, l'homme gisait sur le dos, tel un dormeur tranquille sur un moelleux matelas rouge. Mon père, sans se rendre compte de ma présence, s'est agenouillé près de l'homme à terre en s'exclamant :

« Ce blessé perd son sang et personne ne montre son nez ! Au moindre problème, ils se changent tous en pierres ! Malédiction, nous avons un tas de fois demandé au maire d'écrire au ministère pour exiger qu'il ordonne d'installer des téléphones dans notre village ! C'est comme si on n'existait pas : on n'apparaît même pas sur les cartes ! »

Alors il m'a regardé comme si j'étais un fantôme qui se matérialise.

« C'est bien que tu sois là. Tu devras te comporter comme un vrai pompier. Reste près de ce pauvre homme, moi je cours chercher un médecin. J'espère ne pas trop tarder. Toi, prends ce revolver, n'appuie pas sur la détente. Si quelqu'un s'approche, dirige le canon vers lui. Il partira en courant. Ces pouilleux sont des froussards. Si tu ne fais pas ça, ils voleront ses chaussures, sa montre, l'argent qu'il a sur lui, même une dent si elle est en or... »

Il m'a poussé près du blessé et s'est éloigné en courant. J'ai transpiré, je me suis mis à trembler, j'ai été pris de nausées, j'ai cru voir des ombres semblables à d'énormes

araignées descendre le long des murs des maisons et se glisser jusqu'à nous pour nous dévorer. L'acidité du revolver me rongait la main. J'ai demandé son aide à dame Filovera et, grâce à elle, j'ai pu maîtriser ma panique. Suivant ses conseils, j'ai glissé l'arme dans ma poche, j'ai approché mes lèvres de l'oreille du blessé et je lui ai murmuré :

« J'appartiens à la glorieuse première compagnie de pompiers, ce qui me donne le droit de vous interdire de traverser la frontière qui sépare ce monde de l'autre, celui où l'on entre après avoir abandonné la matière. Ce sang est le vôtre et c'est pourquoi il doit vous obéir comme j'obéis à mon père : ordonnez-lui de cesser de couler, dites-lui qu'il n'est pas un serpent rouge pour ramper ainsi dans la rue. Laissez vos poumons jouer avec l'air, en l'aspirant et l'exhalant ; détachez-vous de la douleur en l'élevant comme un cerf-volant aussi haut que vous le pouvez ; sentez-vous transparent et calme, en ayant l'assurance que je suis ici pour que personne ne vienne voler votre vie. »

Il s'est mis à respirer à un rythme régulier, son sang s'est arrêté de couler. Il a tendu une main vers moi. Bien que la mienne fût beaucoup plus petite, il l'a mise dans ma paume, tel un petit oiseau dans son nid. Mes doigts se sont changés en cinq mères pleines de compassion. Je savais que la mort était une chienne noire. J'ai senti son haleine glacée. Avec l'autorité que me donnait mon statut de pompier, je lui ai ordonné : « Couché, attends ! » Et elle s'est recroquevillée. Les minutes m'ont paru aussi longues que des cous de girafe. Aplatie contre l'asphalte, la bête vorace, millimètre par millimètre, ne cessait de se rapprocher. Soudain, la nuit a été avalée par une lanterne. Mon père, accompagné du médecin et de deux infirmiers portant un brancard, galopait vers nous. Trop tard. La chienne est entrée par la plante des pieds et elle est montée lui mordre le cœur. Mon protégé a cessé de respirer. Je n'oublierai jamais ses yeux : ils étaient grands ouverts, mais le regard est tombé par les pupilles changées en puits sans fond. En une seconde il a cessé d'être pour devenir une chose. Mes cheveux se sont dressés sur ma nuque et, levant le visage vers le ciel, j'ai lancé un long hurlement auquel ont répondu tous les chiens du voisinage.

9

Le lendemain, mon père m'a emmené au CEA (le Camp d'extermination animale). La chaleur constante et le manque d'eau potable rendaient fous de nombreux animaux domestiques. Par ailleurs, en raison de leur extrême pauvreté, leurs maîtres les nourrissaient tard, mal ou jamais, et ils finissaient par tomber malades. Leurs propriétaires, attachés à eux, ne se sentaient pas la force de les tuer. Ils les laissaient s'éteindre peu à peu, ce qui en faisait des dangers publics, car les mouches, les moustiques, les vers répandaient partout leurs miasmes. Le maire avait eu l'idée de créer le CEA, un terrain fermé par des murs et couvert d'une bâche en guise de toit, où l'on déposait les animaux malades, sans eau ni nourriture afin qu'ils crèvent, alors qu'on avait promis à leurs maîtres que les pauvres bêtes recevraient un traitement affectueux. Personne ne pouvait entrer dans cette demeure éphémère, sauf les pompiers ou les éboueurs qui jetaient les cadavres dans le four crématoire... En entrant dans l'enceinte nauséabonde, mon père a sorti d'une poche le revolver que je connaissais déjà. Avec un sourire qu'il voulait aimable, mais si tendu qu'il m'est apparu comme l'arc d'une flèche cruelle, il m'a dit :

« Mon petit, on n'est pas des pédés. Un homme, surtout s'il s'agit d'un pompier, ne lève pas le museau vers le ciel à la vue d'un mort pour se mettre à hurler de tristesse, accompagné par le chœur des chiens du voisinage. Pourquoi t'es-tu ému de la sorte ? Dieu n'existe pas, nous allons tous mourir, nous pourrions tous, nous cesserons tous de penser et de souffrir. Pleurer est histoire de femmes, prier un barbu de plâtre est histoire de femmes. C'est aussi l'histoire des femmes de vouloir que personne ne souffre. Sans douleur, il n'y a pas de connaissance. Sans mort, il n'y a pas de vie. Je te le répète, on n'est pas des pédés. Tu vas maintenant me prouver que tu es un homme.

Tu veux être pompier ? Prends ce revolver ! Ces animaux sont à l'agonie. Ils vont mourir bientôt. Avoir pitié d'eux ne sert à rien. Pour comprendre combien la vie est importante, tu dois savoir combien il est facile de la perdre. Vise avec le canon la tête de cet âne et appuie sur la détente ! »

Les mots m'ont manqué pour dire à mon obtus de père :

« Les chiens ne hurlent pas de tristesse, mais pour accompagner l'âme du mort lorsqu'il entreprend son voyage vers la conscience d'où émane le cosmos. Eux peuvent voir ce qui se trouve au-delà de la matière et ils connaissent les chemins qui conduisent au centre générateur, une sorte de cœur d'où tout est issu et où tout arrive. Le défunt, n'ayant pas encore l'expérience de l'immatériel, peut se perdre dans la mer d'ombres. Par leurs longs hurlements, les chiens le guident. J'ai quelque chose du chien : moi aussi je peux voir les sentiers sacrés. C'est pourquoi j'ai levé la tête, regardé vers l'infini et laissé sortir de mon âme un son qui, uni à celui des chiens, s'est changé en une échelle lumineuse. Nous avons vu le défunt monter les premiers degrés lentement, pour ensuite, inondé de félicité, les monter deux à deux, trois à trois, cinq à cinq, jusqu'à ce qu'il s'envole et se perde dans l'ineffable. »

Mon père s'obstinait à croire que j'étais un froussard. J'ai pris le revolver, à deux mains parce qu'il était lourd pour moi, j'ai posé l'index sur la détente et j'ai visé l'âne à la tête. L'animal ne tenait pas sur ses pattes. Les genoux pliés et le nez appuyé sur le sol de terre, il semblait prier. Il m'a regardé, à moitié sorti de son corps. Je l'ai entendu me dire :

« Une partie de moi, celle qui te parle, habite déjà la merveilleuse dimension de l'amour, où nul ne me donnera de coups de bâton. L'autre partie, encore attachée à mon squelette, me rappelle que je n'ai jamais été libre. Peu m'importe que tu m'enlèves cette petite portion de vie. Bien que m'ait été donné le privilège de naître, de connaître le parfum de l'air, la saveur des chardons, le chant des cigales, mon désir de retourner au sein divin est le plus fort. Tire sans chagrin, cher enfant, toutes les forces de l'univers se sont concertées pour te donner à toi l'importante mission de me tuer. Fais-le ! »

J'ai appuyé sur la détente. L'explosion sanglante m'a rejeté en arrière. Je suis tombé dans les bras de mon père qui, me serrant avec une force de gorille, a éclaté de rire. Les pensionnaires du CEA, un perroquet déplumé, un chat couvert de gale, un singe sans jambes se traînant sur le cul et un ruminant plus squelette que vache, à la surprise de mon père, se sont mis à hurler comme des chiens. Les têtes dressées vers le firmament, de leur gorge a jailli un long, très long hurlement... J'ai vu l'âne monter les échelons tandis que sa forme disparaissait peu à peu, pour libérer sa conscience. À mesure qu'il montait, il ressemblait de plus en plus à une étoile.

10

« Si tu as été capable de tuer un être qui en avait besoin, tu peux sauver des vies. Un pompier tient dans une main un tuyau d'arrosage, dans l'autre une hache. Pour protéger, il doit parfois détruire. Cependant, si tu veux que je te considère comme courageux, tu dois prouver que tu as confiance en moi. »

Sans s'en rendre compte, tandis qu'il me parlait, mon père a caressé ma tête. Je me suis mis à ronronner. Faisant un bond en arrière, il a retiré sa main.

« Ça suffit ! Les humains ne ronronnent pas comme des chats, pas plus qu'ils ne hurlent comme des chiens. Tu es un enfant étrange. Voyons si je parviens à te dresser. Viens. Allons sur la plage. »

Il n'y avait personne à l'endroit où il m'a emmené : c'était une langue d'océan dans un défilé de rochers fièrement dressés. Les vagues, aussi hautes que des éléphants debout sur leurs pattes arrière, venaient se briser sur une étroite frange de sable, explosant en pluies multicolores.

« Déshabille-toi ! » m'ordonna-t-il en même temps qu'il se dépouillait de ses

vêtements. J'ai vu entre ses jambes un oiseau semblable au mien mais beaucoup plus grand, qui se balançait comme le pendule de la grande horloge de trois mètres cinquante de haut que mon grand-père avait offert à ma mère pour lui servir de cercueil.

« Accroche-toi à mon cou et colle-toi à mon dos. Si tu lâches, tu te noies. »

C'est ce que j'ai fait. Il s'est précipité en courant vers les vagues, a étiré les bras, mains jointes, et, changé en harpon, il a traversé leurs entrailles liquides à plusieurs reprises. Les crêtes éclataient dans un fracas assourdissant. Nous montions et descendions, nous immergeant dans cette mer folle furieuse. Mes doigts, bleus et crispés, ont commencé à lâcher. J'ai pensé à l'âne malade. Après tout, mourir consistait seulement à monter une échelle, en s'estompant jusqu'à devenir une étoile...

« Halte, mon garçon, ne renonce pas ! m'a dit dame Filovera. Je t'ai promis de venir quand tu serais en danger. Me voici, bien que tu ne m'aies pas appelée. Oublie la peur et le froid, écoute : ton père est un guerrier magnifique, mais il est enfermé dans les murs de son esprit. Murs qui sont des milliers de mots, collés les uns sur les autres. Au-delà de ces mots, il ne voit rien. Il croit que sa cellule est tout ; ce qui se trouve en dehors des limites de sa perception n'existe pas. Il ne connaît pas, comme toi, le pays miraculeux des songes. Pour observer ses principes, durs comme de gigantesques clous de bronze, il met ta vie en péril. Tu désires le satisfaire ? Tu veux avoir confiance en ton père ? Décide d'abord d'avoir confiance en toi ! Lâche-toi et nage à côté de lui avec l'absolue certitude que l'océan ne te dévorera pas. L'eau n'est pas stupide, elle a de la sensibilité, elle est capable de te comprendre. Je te l'assure, tu peux te faire obéir des consciences délicates qui habitent chaque goutte. N'aie pas peur de leur amour déguisé en vagues irascibles, impose-leur ta volonté. »

Encouragé par les paroles de la Magicienne, j'ai laissé venir à mes yeux une autre façon de regarder, beaucoup plus ancienne. J'ai pu voir les esprits élémentaires qui habitaient dans l'eau. Des éclats qui se condensaient en femmes minuscules à la peau bleu ciel et à la chevelure irisée. Elles s'étendaient dans tout l'océan, émettant dans une extase sans fin des sons pleins de joie. S'avisant que je les percevais, les petites femmes se sont groupées autour de moi, formant des cercles qui grandissaient jusqu'à atteindre la côte. J'ai lâché le cou de mon père et je me suis mis à nager à côté de lui. Offusqué, il m'a attrapé par les cheveux et s'est mis à faire de violentes brasses, luttant contre le courant, pour me ramener vers la plage. Lorsque je l'ai vu épuisé, j'ai donné un ordre à mes amies et celles-ci, ouvrant un sentier calme qui traversait les vagues, nous ont déposés sur le sable. Mon père, allongé sur le ventre, soufflait en essayant de reprendre haleine.

« Idiot, tu t'es détaché de moi ! Pour sauver ta peau, tu m'as mis en danger ! Par miracle nous ne nous sommes pas noyés... Enfin, je te pardonne. Tu as pris le risque de venir avec moi sans craindre ces vagues traîtresses. Mais n'en tire aucune vanité. Il te reste beaucoup à apprendre : si tu sais déjà ce qu'est l'eau, tu ne sais pas encore ce qu'est la terre... »

11

Dès le point du jour, mon père m'a réveillé, m'offrant des chaussures. « Ce sont des chaussures d'alpiniste. Aujourd'hui, nous allons parcourir le chemin qui grimpe en zigzag sur le mont Don Pancho, puis nous redescendrons de l'autre côté en direction du désert. Il se peut que tu n'en reviennes jamais. »

Nous avons traversé le village encore endormi. Dans la douce pénombre de l'aube, nous sommes rapidement arrivés au pied du Don Pancho et avons entrepris de gravir son sentier aride. Arrivé au sommet, j'ai pu voir comment s'étendait, de l'autre côté de la cordillère, une surface qui avait la couleur d'une pomme pourrie. Mon père m'a pris par la main et il est descendu en courant, me traînant presque. Nous avons avancé sur le terrain stérile jusqu'à arriver à un trou circulaire.

« Il a un mètre cinquante de diamètre sur deux mètres de profondeur. Personne ne sait qui l'a creusé ni pourquoi. »

Il s'est étendu près du bord.

« Accroche-toi à mes mains et descends. »

Ce que j'ai fait. Il m'a laissé tomber.

« Tu vas rester là jusqu'à ce que tu découvres comment sortir. Mais dépêche-toi : bientôt le soleil dardera ses rayons sur ta tête ; le trou deviendra un four et tu te distingueras peu d'un poulet rôti. Il est inutile de crier ou de pleurer. Notre devise est *Vaincre ou mourir*. »

Je me suis hâté d'appeler ma Magicienne intérieure.

« Ton père ne te laissera jamais mourir. S'il voit que tu ne parviens pas à sortir, il te lancera une corde pour que tu grimpes, mais il te méprisera. Fais un effort. Il est en train de te donner une bonne leçon. Il arrive souvent que les pompiers, à cause des éboulements, se voient pris dans des crevasses et ils doivent être capables de remonter.

– Mais, dame Filovera, la paroi de terre est dure et lisse. Je n'ai nulle part où m'agripper.

– Mon petit ami : nous naissons de cette matière, en elle nous nous dissolvons. C'est une mère possessive : si nous lui abandonnons notre corps, elle ne laisse libre que notre esprit. Colle-toi à la terre, adhères-y, unis-toi à elle, laisse-la croire que tu fais partie d'elle et séduis les esprits élémentaires qui l'habitent ! »

Encouragé par les paroles de la Magicienne, j'ai laissé surgir de mes yeux le regard formé dans des vies antérieures. J'ai pu voir ces esprits élémentaires. Sous l'apparence transparente de nains brillaient des substances dotées de lucidité. Sur la paroi circulaire s'ouvraient d'innombrables portes, montrant des galeries et des cavernes. Les petits êtres ne cessaient de creuser à l'aide de leurs puissantes mâchoires. Puis ils recrachaient la terre mâchée, transformée en or, en argent, en cuivre et en pierres précieuses. Ils se sont bientôt rendu compte que je les percevais et se sont alors jetés sur moi, menaçant de m'écraser. Au lieu de tenter de m'échapper, je me suis collé au sol autant que je le pouvais, imaginant que mon corps pesait des tonnes. Quand je me suis senti comme une masse de densité absolue, j'ai laissé cette pesanteur se teinter d'allégresse. Les gnomes, contaminés, se sont mis à rire aux éclats, éclats qui résonnaient comme des boules glissant sur des pistes de sucre candi. Alors je leur ai dit :

« Vous vivez dans les ténèbres, toujours à travailler, compacts et lourds, gardiens d'un trésor qu'aucun humain ne peut voler. Isolés dans vos grottes, vous ignorez la souplesse de l'eau, la transparence de l'air. Au cœur de mon âme vit une Magicienne qui peut se changer en pont pour que chacun de vous apprenne à nager et à voler. Si vous m'aidez à sortir de ce nombril, je vous promets de la convaincre de faire en sorte que vous baigniez une pluie au goût de glace à la cannelle et que vous caressiez un vent au parfum de lavande. »

Ils ont accepté ma proposition et taillé des marches dans la paroi. Les yeux de mon père se sont écarquillés lorsqu'il m'a vu sortir sans montrer de fatigue. Il s'est penché, couché au bord du puits, essayant de voir s'il y avait un escalier naturel dans la paroi calcaire. Privé du regard de l'âme, il n'a pu voir les esprits élémentaires ni les degrés qu'ils avaient taillés à coups de dents.

« Comment es-tu monté ? »

– Je ne sais pas, papa. Je me suis endormi. J'ai dû monter en état de somnambulisme.

– De somnambulisme ? Apprends à te rendre compte de ce que tu fais et de ce qui t'entoure ! Tu ne vis pas dans un autre monde ! Rentrons ! »

vendant, achetant, consommant sans savoir pourquoi.

« Ils ne voient pas la vie comme nous autres pompiers, a bougonné mon père tandis que nous descendions vers le port. Regarde-les marcher dans les rues, sans aucun respect pour le sol. Nous, les pompiers, nous savons que nous sommes amarrés à la terre. N'importe quoi peut tomber, les maisons, les roches, les meubles. Et tout ce qui tombe devient un danger. Un œuf dur lancé du cinquième étage est capable de nous fendre le crâne. Dans un édifice qui brûle, les chambres s'effondrent, les bouteilles de limonade explosent comme des grenades, les verres cassés volent en éclats, changés en couteaux. Ajoute à cela le vent, traître complice du feu. Chaque braise abrite l'espoir qu'un souffle la transforme en flamme. Un pompier doit savoir dans quelle direction avancent les rafales, afin de tourner le dos à la direction d'où elles viennent et de lancer le jet de son tuyau dans la direction où elles vont, faisant de ces ennemies des alliées. »

À notre retour à la maison, il m'a emmené dans le jardin et m'a ordonné de me mettre debout, nu, au sommet d'une échelle double, afin de développer, au fil des heures, ma sensibilité aux courants d'air.

« Tu resteras là jusqu'à ce que tu sentes le vent passer dans tes os comme la queue sans fin d'un lézard. »

Il m'a laissé dans cette position inconfortable et s'en est allé ouvrir *La Tentation*. J'ai résisté aussi longtemps que j'ai pu. Lorsque, la fatigue aidant, j'ai commencé à perdre l'équilibre, j'ai appelé dame Filovera au secours. Comme d'habitude, elle est arrivée en bâillant, sans accorder beaucoup d'importance à mes angoisses.

« Mon bel enfant, le monde n'est pas tel que ton père le conçoit. Sa seule préoccupation est de bien utiliser la hache, le tuyau d'arrosage et l'échelle. Mais sait-il vraiment ce que pense le vent ? Connaît-il la relation amoureuse que le feu entretient avec l'eau ? Et, plus important : sait-il ce qu'est une échelle ? Il pense que c'est une chose qui lui sert à grimper, sans se rendre compte que c'est l'échelle elle-même qui veut grimper. Oui, mon joli, l'échelle rêve de s'élever au-dessus de la terre, degré par degré, verticalement, éternellement, non dans l'espoir d'atteindre le fond inaccessible du ciel, mais pour le plaisir de voyager toujours plus haut ! Toi, tu peux voir le monde invisible ! Oublie ton poids terrestre, laisse tranquille ton enveloppe charnelle, semblable à une statue de pierre ! Étant ce que tu es vraiment, pure conscience, libère-toi de lui et, de degré en degré, toujours plus éveillé, monte le long de l'échelle spirituelle ! »

La Magicienne a donné une si forte poussée à mon âme que je me suis senti monter comme une flèche jusqu'à mon crâne, traverser le sommet et jaillir changé en un enfant translucide. Vibrant du *do* au *si*, les degrés m'ont invité à laisser derrière moi le nuage solitaire, le soleil, la lune, et à pénétrer dans l'espace infini. En m'éloignant de la planète, après m'être abandonné à l'extase de ne pas avoir de limites matérielles et que le regard ne soit pas divisé en haut et bas par un horizon pesant, je me suis rendu compte que mon corps m'avait servi de bouclier défensif contre les larves. Des sangsues cristallines de toutes les longueurs, quelques-unes mesurant jusqu'à trente mètres, qui oscillaient et se condensaient avec difficulté, sans yeux, avec un museau plein de dents aussi fines que des aiguilles, remplies de jalousie, de haine, d'envie, de colère, de rancœur et de bien d'autres sentiments mauvais. Ainsi décharné, je me suis senti sans défense. Elles sont venues se coller à moi jusqu'à me transformer en un hérisson transparent. En proie à une douleur insupportable, asphyxié par l'absence de beauté, j'ai senti les degrés de mon échelle se changer en mains qui me poussaient vers le haut. À mesure que je montais, les larves se dissolvaient peu à peu. La laideur fétide s'est glissée hors de moi sous forme d'une pluie noire. J'ai pu goûter l'air doux qui peuple l'espace sidéral : j'ai eu la sensation qu'en pénétrant en lui je m'enfonçais de plus en plus en moi-même. Ce fluide effaçait la frontière imaginaire que j'avais dressée entre extérieur et intérieur. Tout se trouvait à la fois au-dehors et au-dedans. Alors ont

commencé à arriver en flottant, les pieds dirigés vers moi, des agglomérats de morts. L'espace s'est rempli de leur chœur de plaintes et d'appels au secours. C'étaient les suicidés, les mutilés dans des accidents et des cataclysmes, les assassinés, les dévorés par des maladies contagieuses, les victimes de guerres insensées. Ils clamaient avec la force d'une terrible cataracte :

« Toi dont la mission est de sauver des vies, pourquoi n'étais-tu pas là où nous avons péri ? Ramène-nous sur terre, sors-nous de nos cercueils, fais que nous retournions à la vie ! »

Je leur ai dit :

« J'ai de la peine pour vous, venez tous, collez-vous à moi, je vais vous descendre, ne vous lâchez pas jusqu'à ce que chacun marche à nouveau dans les rues et sur les chemins. »

J'ai été interrompu par un autre agglomérat de morts qui flottaient cette fois avec leurs têtes dirigées vers moi. Ils ne se plaignaient pas, mais murmuraient des mélodies si douces que j'ai eu l'impression qu'elles faisaient pousser des ailes dans mon dos. La limpidité de ces chants a fait fuir les esprits geignards. Les nouveaux venus, laissant des sillages lumineux, se sont rassemblés pour former une pyramide dont la pointe est venue se placer sous le souvenir de mes pieds, me projetant vers mon but.

« Pendant notre bref séjour sur terre, nous avons passé notre temps à développer notre conscience, en lançant des ponts vers tous les coins de l'infini. Tu nous portes dans le coffre de ton esprit : nous sommes les morts bienfaisants qui te poussent vers la réalisation de ton grand œuvre. À travers toi, nous sauverons d'innombrables vies. »

Propulsé par mes amis, qui de l'intérieur et de l'extérieur m'aidaient à monter ces échelons de plus en plus espacés les uns des autres, je suis arrivé là où j'avais ardemment désiré arriver tout au long de ma courte vie : debout sur un disque de lumière argentée, Rose-Pure m'attendait, identique à son nom : une rose aux pétales de lumière.

« Maman !

– Mon fils ! J'ai toujours été certaine que tu serais capable de venir jusqu'ici ! Je t'ai cherché parmi tous les souvenirs, je t'ai cherché dans la douleur, j'ai rêvé de toi comme on rêve de Dieu et dans ton âme j'ai trouvé la réponse de mon amour. Oui, c'est vrai, obéissant à ton imagination, je suis venue déguisée en dame Filovera, blanche comme la neige que tu n'as jamais vue, haute de trois mètres cinquante, avec une chevelure dorée de sept mètres de long. Je suis ta mère et je suis aussi ta fille, car tu m'as créée grâce à ton amour. Nous allons descendre ensemble, comme nous l'avons toujours été. Le feu nous attend. Ton père nous attend. »

Soudain, je me suis retrouvé debout, telle une statue, sur l'échelle double. Avais-je dormi ? Peut-être pas. Ma peau avait changé : je sentais sur elle les hiéroglyphes que le vent écrivait. Une voix les déchiffrait, semblable à celle de ma mère, m'enseignant la valeur sacrée des incendies.

13

Je n'ai pas bougé jusqu'à l'arrivée de mon père. Sans se soucier de mon extrême fatigue, il m'a demandé : « D'où vient le vent et dans quelle direction va-t-il ? »

J'ai voulu lui répondre ce qu'indiquait ma peau : « Il n'y a pas un seul vent, il y en a deux : l'un vient de la cordillère et se perd dans la mer ; l'autre vient de la mer et se perd dans la cordillère. »

Dans ma tête, Rose-Pure m'a supplié :

« Tais-toi, mon fils ! Lui dire cela, c'est lui révéler que tout s'équilibre, qu'à côté de ce qui monte vient ce qui descend ; qu'à côté de la lumière s'étend l'ombre ; que la vie et la mort dansent enlacées ; que si les pierres se font nuages, les nuages se font pierres ! Il ne va rien comprendre : il confondra toujours sa petite miette avec le pain entier ! Donne-lui la réponse qu'il veut entendre ! »

Ce que j'ai fait : « En ce moment, papa, le vent vient de la cordillère et il se perd dans la mer !

– Bravo, mon garçon, tu as appris à percevoir l'air, comme moi ! Tu mérites une récompense ! »

Il m'a accompagné dans ma chambre et m'a aidé à revêtir mon uniforme de pompier.

« Nous allons à un incendie ?

– Ne t'emballe pas, petit, il n'y a aucun feu. Ce qu'il y a, c'est un cadeau pour toi : viens dans la salle à manger ! »

Sur la table m'attendait un délicieux gâteau, avec sept bougies allumées.

« Tu as sept ans aujourd'hui. Ton cerveau est formé. Tu es un homme. Veux-tu encore être pompier ? »

D'un long souffle j'ai éteint les bougies.

« Je le veux de toute mon âme !

– Alors tu dois apprendre à te sacrifier ! »

Il a pris l'une de ses bouteilles de vodka, l'a vidée sur le gâteau, m'a passé un siphon, a craqué une allumette et m'a dit :

« Décide-toi vite : ou tu manges la tarte – pleine de crème et de fraises, comme tu l'aimes – ou je la change en un incendie et tu l'éteins. »

Bien que l'eau me soit venue à la bouche, je n'ai pas hésité un seul instant : « Allume-la ! »

Il a approché l'allumette du gâteau et une flamme dévorante l'a embrasé. J'ai appuyé sur le levier du siphon et un jet d'eau saturée de bulles a éteint le foyer. Il n'est resté qu'un tas de pâte noirâtre. Mon père, plein d'enthousiasme, m'a donné quelques tapes dans le dos, si fortes qu'elles m'ont fait tousser.

« Te voilà un homme accompli désormais. Tu n'es plus une mascotte. Je te consacre pompier professionnel. Pour fêter ça, buvons cette bière. »

Tandis que nous nous passions la bouteille, buvant le liquide amer, j'ai perdu peu à peu mes pouvoirs. Dans le ciel, carapace bleue impénétrable, la porte que je pouvais ouvrir de mes mains avait disparu. Les fils d'or qui me reliaient à tout ce qui existait s'étaient évanouis. Les feuilles des arbres murmuraient seulement : « Rien, rien, rien... » L'univers était un monstre indifférent. Dame Filovera-Rose-Pure, ma mère, dormait dans le coin le plus reculé de ma mémoire. J'étais enfermé dans mon mental, semblable en tout point à mon père, j'étais un adulte.

14

« Des mois, des années peuvent passer avant qu'éclate un incendie. En attendant un si grand événement, consacre-toi à l'étude, rencontre de jeunes amis, joue avec eux. Je ne peux m'occuper de toi, *La Tentation* me prend tout mon temps. Telle une araignée attendant que des mouches tombent dans sa toile, je passe toutes mes journées derrière le comptoir. À rester si longtemps debout, mes pieds se sont couverts de poils ! »

De jeunes amis ? Ils ne me ressemblaient en rien. Comme moi ils vivaient dans leurs prisons mentales, mais eux ne souffraient pas. Au contraire, ils se montraient satisfaits, mangeaient des macarons, buvaient du jus de coco sur la plage, épiaient les femmes de petite vertu dans le quartier chaud, fumaient les mégots qu'ils trouvaient par terre, racontaient des blagues de perroquets. Ils m'ennuyaient. Tout m'ennuyait : le ciel fermé, les montagnes sans cœur de cristal, les feuilles qui se plaignaient comme des langues assoiffées, une mer qui ne daignait pas se mettre en colère lorsque je lui jetais des pierres en l'insultant ; des individus qui couraient d'un côté et d'autre, semblables à des décapités. Moi, je savais que je ne savais rien. Eux, ne sachant rien, croyaient tout savoir. Jouer ? À quoi ? Pour quoi faire ? Ces enfants qui n'avaient pas de rêves m'assommaient. Le feu seul m'apparaissait comme une merveille d'un autre monde. Éclat généreux, chaleur plus intense que celle d'une mère,

exterminateur de cette odieuse matière. « Il n'y a rien qui ne puisse brûler ! Qui plus est, d'une manière ou d'une autre, tout se calcine : même la glace brûle ! »

Prétextant une rage de dents, la main appuyée sur la joue et émettant des plaintes rauques, je suis sorti de l'école. Je suis rentré chez moi, j'ai ouvert l'armoire de la salle à manger où papa rangeait ses bouteilles de vodka, je les ai mises dans un coffre doté de roues que j'ai poussé jusqu'à la plage. Là se trouvait le grand rocher en forme de chameau. Je l'ai arrosé d'alcool, j'ai allumé le briquet, je l'ai approché de la surface et la pierre s'est mise à exhaler la plus belle flamme qu'il m'ait jamais été donné de voir. J'ai attendu que le dromadaire se mette à blatérer, mais j'ai dû admettre que cela ne pouvait advenir que dans le monde des rêves. Le rocher, muet mais changé en soleil, s'est consumé. Au lieu de cendres, il n'est resté qu'une petite mare d'huile noire. Quelle jubilation ! Mon premier incendie ! J'ai trouvé si belle la danse brillante de ce grand feu recevant les caresses du vent que j'ai décidé de brûler quelques maisons de mon village.

15

Quand mon père a découvert qu'il ne lui restait plus une seule bouteille de vodka dans l'armoire, il a imputé la faute aux voleurs.

« Cette maudite crise économique, elle remplit le monde de chômeurs et de poux ! Ce sont les fabricants de serrures qui vont faire fortune ! Il faut tout mettre sous clé, jusqu'au papier toilette ! »

Il a déposé une nouvelle collection de bouteilles dans le meuble et fermé ses portes avec un énorme cadenas couleur crapaud. J'ai vu où il cachait la clé. Une nuit, quand je l'ai entendu ronfler si fort que les vitres en tremblaient, je lui ai volé une bouteille de vodka, j'ai barbouillé de noir mon visage avec le cirage à chaussures et, déguisé en ombre, je me suis glissé vers le vieux débarcadère abandonné. Il y avait des années qu'aucun bateau n'accostait dans notre village oublié des cartographes. J'ai vidé la bouteille sur des planches vermoulues, dessinant une ligne droite que j'ai enflammée avec le briquet béni de ma mère. Les flammes se sont élancées telles des danseuses, puis, hautes, très hautes, se sont ouvertes, semblables à la queue d'un paon. Le quai, qui semblait momifié, s'est mis à revivre, il a retrouvé sa fierté, agité sa belle queue de feu en direction de l'horizon, certain qu'il allait attirer le plus gros bateau du monde. Tandis qu'elles se consumaient, les poutres gémissaient de plaisir. Les étincelles tombaient autour de moi, me remerciant pour cet immense bonheur de signifier à nouveau quelque chose. La vieille ruine s'était transformée en un immense joyau. Des nuages de mouettes ont commencé à voler en cercle en criant, euphoriques. J'ai entendu des pas accélérés. Les voisins descendaient par les rues en pente, montrant l'incendie avec stupéfaction, fascinés. Je me suis caché entre des rochers. Les pompiers sont arrivés. Ils se sont rendu compte qu'il était inutile d'éteindre l'incendie. Je les ai vus s'asseoir au milieu de la foule et observer, avec une attention éblouie, la mort du vétuste ouvrage en bois comme on assiste, chaque soir, au coucher du soleil.

16

J'ai cru avoir débusqué la vérité : « Ce monde hideux deviendra une œuvre d'art si j'y mets le feu. Le kiosque de la place, couvert de taches écœurantes, avec ses colonnes envahies par les mites, sa peinture s'écaillant en pellicules, aura l'air d'un ange quand il s'emplira de flammes, car de quelle autre matière peuvent être les anges s'ils ne sont de feu ? De feu et immenses ! »

Cette nuit-là, j'ai attendu avec impatience que les ronflements intenses de mon père arrivent près de mon lit sous forme de boules noires, et j'ai ouvert la fenêtre afin qu'elles aillent rouler dans la rue. Vêtu de mon costume d'ombre, j'ai avancé au milieu de cet obscur troupeau tandis qu'il se dissolvait dans le silence. Je suis arrivé sur la

place, j'ai vidé ma bouteille de vodka, approché le briquet et, comme je m'y attendais, le vent qui montait et le vent qui descendait ont attisé le feu de joie. En moins de dix minutes est apparu un ange terrible. Il s'est étiré telle une colonne, résolu à atteindre le fond du firmament. L'espace de brefs instants, les maisons couleur de plomb ont semblé d'or ; les ombres, soudain réveillées, se sont glissées dans les rues et mises à danser ; les mouettes, croyant l'aube arrivée, ont entamé un concert de braillements... De nouveau, les uns après les autres, les gens sont arrivés, ainsi que les pompiers. Éteindre l'incendie ? À quoi bon ? Le kiosque, transformé en une tarentule rougeâtre, commençait à s'effondrer. Comme les flammes s'élevaient à la verticale, et que les étincelles allaient, telle une flèche unique, rejoindre les étoiles, on a laissé les enfants, sans qu'ils courent de danger, se tenant par la main, danser en rond autour de la colonne merveilleuse. Mon ange a rapidement agonisé, jusqu'à n'être plus qu'une petite langue verte au milieu des décombres. J'ai imaginé qu'il disait :

« L'éphémère est la pointe de l'éternelle pyramide du temps. On naît pour toujours. Je m'en vais, mais je reviendrai.

– Oui, tu reviendras mon ange, grandiose, aussi brillant que le soleil, transformé en archange : pour cela, il faudra que je mette le feu à tout le village ! »

Voyant les pompiers s'occuper des spectateurs, mettre des barrières autour des restes calcinés, surveiller avec une attention de chiens de chasse s'il restait la moindre braise vivante, j'ai pris conscience qu'avant que le feu n'ait consumé une première maison, ils seraient là et l'empêcheraient de se répandre.

« Si je veux transformer tout le village en archange, la première chose à faire est d'empêcher qu'ils éteignent les premières flammes. Demain, je mettrai le feu à la caserne des pompiers ! »

17

Toutes les pierres étaient vivantes, c'est pourquoi elles pouvaient brûler, mais le ciment, farine de roches mortes, n'était pas inflammable. Malheureusement, la majestueuse caserne des pompiers, comme une montagne défunte, était formée de murs d'un tel matériau sans âme. Seuls les sols étaient en bois. Il m'a été facile de m'introduire par un vasistas dans cette enceinte : repue d'obscurité, on aurait dit une caverne de lous. Il y avait peu de choses qui pouvaient prendre feu : à part le parquet, deux bureaux, une demi-douzaine d'armoires contenant des uniformes, et les échelles, repliées tels des élytres sur les côtés du camion. Tandis que don Orlando, le concierge veuf, rêvait en tenant dans ses bras une grosse poupée de chiffon, j'ai vidé ma bouteille de vodka et, dessinant un huit sur le sol, j'ai approché mon briquet, sans attendre grand-chose. Brusquement je me suis retrouvé dans une cage de feu ! Jaillissant du parquet, de longues flammes s'entrecroisaient pour former un filet autour de moi et du camion rouge. Face à un si grand danger, cette machine m'est apparue semblable à un doux animal domestique. Comme les deux zéros du huit que j'avais dessiné avec la vodka, nos destins s'unissaient. Pour le calmer, j'ai caressé ses tubes en bronze, ses haches et ses tuyaux d'arrosage. Lorsqu'il a cessé de trembler, j'ai grimpé dessus et me suis assis devant le volant. Le pauvre camion transpirait de frayeur. Étant devenu un incendiaire, je méritais assurément d'être rôti vivant, pas lui ! Soudain, son klaxon s'est mis à sonner, il lui est venu un ronflement de bête menacée de mort. Don Orlando s'est réveillé en faisant un bond terrible. Il a foulé sa poupée aux pieds, appuyé sur un bouton, et la sirène de la caserne a lancé un ululement pénétrant, appelant les pompiers. Je me suis senti prisonnier. Où me cacher ? S'ils parvenaient à éteindre le sinistre, ils m'enfermeraient au CEA comme un animal malade, et mon père mourrait de honte. J'ai fermé les yeux, avec l'intention d'implorer le néant de hâter la progression de l'anneau de feu, pour me changer en cendres que personne ne pourrait identifier, mais je n'ai pas eu le temps de le faire : j'ai été baigné par une vague d'écume. Mon père a traversé les flammes agonisantes, il a grimpé d'un bond sur le

camion et, en pleurant (oui, lui, mon rude père, en train de pleurer), il m'a serré dans ses bras... « Ah, mon fils, j'ai cru que j'allais te retrouver changé en épouvantail noir ! Tu es un héros ! Tu as été le premier à sentir l'odeur traîtresse et tu t'es précipité ici avant tout le monde pour sauver notre glorieux camion en risquant ta précieuse vie ! Je pleure de fierté ! Tout le village va t'applaudir ! Tu es le meilleur des pompiers ! »

18

Mon père avait vu juste : tout le village m'a fêté pour avoir, au péril de ma vie, donné à temps l'alerte qui avait permis de sauver la caserne des pompiers et son beau camion rouge. Les hommes m'ont applaudi, les femmes m'ont serré dans leurs bras les unes après les autres, le professeur de grammaire m'a offert un dictionnaire, on a poussé vers moi une fillette de mon âge qui m'a remis un bouquet d'œillets aussi rouges que mes joues : le monde hideux que j'avais voulu détruire en le transformant en une forêt de flammes pour l'embellir me tendait les bras. Jusque-là, personne ne m'avait accepté, pas même mon père. Lui m'avait vu comme un petit froussard, eux comme une bestiole étrangère tombée par hasard d'une étoile filante. À cause de ma facilité pour la lecture (je déclamaï les phrases à la vitesse d'une souris poursuivie par un gang de chats), mes camarades de classe, qui bégayaient vingt fois avant de pouvoir réciter un malheureux hendécasyllabe, avaient fait de moi un enfant invisible, ils ne s'apercevaient de ma présence que par un froncement de narines, feignant de renifler une odeur fétide. Monsieur le maire, toujours trop digne pour se pencher, a demandé à mon père de me soulever jusqu'à sa bouche afin, après avoir posé sur mon front un baiser baveux, d'accrocher à l'étoile blanche de ma casaque (on avait exigé que j'assiste à la cérémonie vêtu de mon uniforme de pompier) une médaille en laiton imitation or. En me redéposant par terre, mon père a éclaté en sanglots. Je lui ai dit :

« Papa, on n'est pas des pédés. Les hommes ne pleurent pas.

– On ne pleure pas pour se plaindre, mais on peut le faire quand on a le cœur qui déborde de fierté », m'a-t-il répondu sous une pluie d'éclats de rire qui sont devenus des vivats.

De retour à la maison, je me suis déshabillé et j'ai couru me cacher dans un coin du sous-sol. Quelle honte ! J'aurais tellement voulu mériter l'admiration de mon père ! J'ai eu envie de mourir. J'avais tout perdu : la mémoire, le feu, les bonnes raisons de brûler le village, dame Filovera, Rose-Pure. Dame Filovera ? Rose-Pure ? De quoi est-ce que je parle ? Soudain je me suis souvenu de ma mère ! Elle est apparue dans mon imagination telle une rose lumineuse aux mille pétales et m'a dit :

« Quand tu es triste et que tu souffres, répète ces trois mots magiques : *cela aussi passera.* »

19

J'ai eu beau me fatiguer à répéter les trois mots magiques, et m'asperger plusieurs fois le visage d'eau glacée, je n'ai pu éliminer le rouge de mes joues. Chaque seconde tombait comme une amère goutte de honte sur mon pauvre cœur. Faux héros ! Faux héros ! Même les chiens, qui autrefois ne manquaient pas de me courir après en aboyant furieusement lorsque j'étais à bicyclette, me laissaient maintenant passer tranquillement, remuant la queue avec admiration. Pour dissimuler ma honte je me cachais dans l'ombre de n'importe quel recoin.

« Que fais-tu là, roulé comme un escargot sourd ? m'a crié mon père. La sirène ulule si fort que tous les murs tremblent. La mairie est en train de brûler ! Tu es un pompier ou pas ? Vite, mets ton casque et ton imperméable ! Suis-moi !... »

Le monde a brusquement changé, mon visage a blêmi, les ombres ont pâli. Les secondes se sont cristallisées. On me donnait une chance de me racheter ! J'ai couru si vite que je suis arrivé au camion avant mon père. Quand une grappe de pompiers s'y

est accrochée, nous sommes partis à toute vitesse vers la mairie qui n'était qu'à deux cents mètres. Après le coup de frein, mon père a écarté les badauds et, à la tête du peloton, brandissant sa hache, il a pénétré dans les flammes. Je devais rester à bord, pour éviter les vols, mais dès que les tuyaux ont commencé à lancer leurs langues transparentes, sans que personne s'en aperçoive, je me suis précipité à la suite de mon père. Esquivant les flammes et les poutres qui s'effondraient, j'ai monté l'escalier qui menait à l'étage. Dans le bureau principal, j'ai trouvé mon père luttant avec le maire qui ne voulait pas le suivre, serrant dans ses bras une immense photographie du président de la République dans un cadre doré dont chaque coin était orné du drapeau national. De sa voix d'abeille enrôlée, le fonctionnaire clamait : « Quand le bateau sombre, le capitaine sombre avec lui. » Exaspéré, mon père lui a donné un coup de poing dans la mâchoire. Le maire a perdu connaissance mais, au lieu de s'effondrer, à cause de sa dignité, il est resté debout, plus raide que jamais. « Aide-moi, petit ! Nous allons le jeter par la fenêtre ! » Tandis que mon père le poussait, j'ai ouvert les volets et alerté les volontaires. Ceux-ci n'ont pas tardé à mettre des échelles et à y monter pour attacher la bâche sur laquelle on a fait glisser le lourd dormeur. Mon père m'a ordonné :

« Ton devoir est de surveiller la voiture, tu n'as rien à faire ici, lance-toi aussi !

– Non, papa, mon devoir est de te protéger !

– Idiot, comment une puce peut-elle sauver un éléphant ? Si tu ne t'échappes pas tout de suite, je te donne un coup de poing dans la figure et je te jette sur la bâche comme l'autre imbécile ! »

J'ai compris que je ne pourrais le convaincre avec des mots. J'ai couru vers lui et, en pleurs, j'ai étreint ses jambes.

« Lâche-moi, pédé, le plancher craque, il menace de s'effondrer.

– Je ne pleure pas de douleur, mais parce que je suis fier de coopérer avec toi. »

Alors, mon père m'a pris dans ses bras et m'a dit, les larmes aux yeux lui aussi : « Tu es le fils courageux que j'ai toujours voulu avoir ! »

Le plancher s'est effondré dans un grincement assourdissant. Nous sommes tombés dans la pièce du rez-de-chaussée qui s'est écroulée aussi et nous nous sommes retrouvés au sous-sol. La chaleur était infernale. Les escaliers, devenus décombres, pendaient dans le vide, un fleuve de braises inondait ces ténèbres. Des rats de toutes tailles couraient d'un côté et d'autre, en flammes eux aussi.

« Le moment arrive pour tous, fils de mon âme. Nous ne pourrions nous échapper d'ici. Laisse-moi t'étrangler. Mourir brûlé vif est atroce. »

20

Lorsqu'il a tendu ses mains vers mon cou, je me suis aperçu qu'elles n'étaient pas aussi grandes, rudes et calleuses que je l'avais toujours cru, mais longues, douces, féminines. « Ce ne sont pas ses mains mais celles de ma mère, je ne peux supporter qu'elles soient brûlées ! » Comme si un éclair tombait du ciel, incrustant sa pointe au cœur de mon cerveau, j'ai retrouvé la mémoire. J'ai bondi en arrière.

« Lâche-moi, papa, nous allons sortir d'ici !

– La fumée te fait délirer !

– Je ne délire pas, je suis un magicien. Tu vas voir. »

Avec un pieu carbonisé, j'ai dessiné un grand cercle sur le sol à l'intérieur duquel j'ai tracé une étoile à cinq branches. À l'extérieur, en guise de bougies, j'ai posé quatre rats morts d'où jaillissait encore une flamme, un au nord, l'autre au sud, l'autre à l'est, l'autre à l'ouest. J'ai ramassé un morceau de bois : « Tu seras ma baguette magique », et un grand clou : « Tu seras mon épée magique. » Mon père a crié :

« Tout l'édifice vacille, il va nous tomber dessus ! Adieu, mon fils, à part ta mère, tu es ce que j'ai le plus aimé dans ma vie !...

– Vite, papa, mets-toi avec moi à l'intérieur du cercle et n'en sors pour rien au

monde. »

Troublé par la panique, il m'a obéi comme s'il avait été mon fils. Agitant le pieu et le clou, avec une conviction absolue, je me suis mis à donner des ordres : « Éléments du feu, de l'air, de l'eau et de la terre, obéissez à ma volonté : au nom de la divine rose transparente qui m'habite, je vous demande de vous montrer ! »

Mon père, les yeux exorbités, a vu se matérialiser autour de nous une multitude de gnomes, d'ondines, de sylphes et de salamandres écarlates. Il s'est frappé le front : « C'est impossible ! » D'une voix d'empereur, j'ai exigé des nains translucides :

« Faites que la terre tremble, pour que la mairie s'effondre vers l'extérieur ! »

Ils ont frappé du pied, le sol a tremblé et l'édifice calciné est tombé, s'ouvrant comme une immense orchidée noire.

« Éléments de l'eau, faites que le nuage de cent ans se dissolve au-dessus de nous ! »

Les petites femmes, toutes ensemble, formant un sabre phosphorescent, se sont élancées vers le ciel pour crever le nuage, le vidant sous forme d'averse. Les salamandres du feu, auparavant si grandes et si fières, à présent semblables à d'humbles lézards, ont agité leurs petites pattes en me faisant un adieu affectueux.

« Éléments de l'air, soufflez sous nos pieds afin que nous sortions en volant de ce puits ! »

Quand mon père a vu un millier de langues opalines glisser sous la plante de nos pieds et pousser, nous décollant du sol, il a crié : « Je ne peux pas le croire et je ne l'accepte pas ! Il n'y a pas d'autre monde que celui-ci ! Ce sont des hallucinations ! Toi et moi sommes en train de mourir ! Laisse-moi t'étrangler, puis je me fracasserai le crâne ! »

Il est sorti du cercle pour saisir sa hache. Le seul madrier qui brûlait encore est tombé, le frappant au visage, lui brûlant les yeux. Il s'est écroulé en hurlant, par chance à l'intérieur du cercle. Les sylphes nous ont fait flotter jusqu'à la sortie du souterrain. J'ai guidé mon père entre les décombres. En nous voyant apparaître, nimbés d'une lumière étrange, les pompiers ont respectueusement enlevé leurs casques en murmurant : « Miracle. »

21

« La mairie aurait dû s'effondrer sur ma tête... À quoi me sert d'être vivant ? Un pompier aveugle est semblable à un affamé qui n'a pas de bouche. »

J'ai tenté de calmer sa tristesse :

« Les yeux de l'âme voient mieux que tes yeux brûlés. Le monde invisible est aussi réel que le monde visible... Laisse-moi prendre ta tête, je pénètre en elle, sens comme la chaleur de mon esprit met le feu à la cage noire dans laquelle tu te crois captif. L'obscurité dans laquelle tu es prisonnier n'est pas ta cécité. Concentre-toi, identifie-toi à la mairie, tu es en train de brûler, les flammes consomment les murs opaques de ta raison, ils s'effondrent, ils s'ouvrent comme une orchidée noire. »

Il a pris une gorgée de vodka, puis il a balbutié :

« Quelle horreur : j'ai vécu incrusté dans la matière ! Aide-moi à sortir de ce piège ! »

Lui soufflant à l'oreille des poèmes dans des langues étranges qui venaient du plus profond de ma mémoire, j'ai obtenu que mon père traverse le couvercle de sa cervelle pour jaillir tel qu'il était en réalité, une fleur aux pétales transparents, comme moi, comme ma mère.

« Tu vois, papa ?

– Oui, mon fils, à côté du monde obscur danse un monde resplendissant !

– C'est ainsi, tout est vivant, tout est double et prodigieux. Tu appuieras une main sur mon épaule et je te guiderai par les vallées, les montagnes, les forêts et les villes. Nous voyagerons sur la planète entière en domptant des salamandres écarlates.

22

Nous sommes heureux. Moi, devenu les yeux de mon père, je le guide sur les chemins et dans les rues. Nous sommes vêtus de l'uniforme de parade des pompiers. Nous ne portons pas de bagages. Quand les uniformes se salissent, les ondines les lavent, les sylphes soufflent et les sèchent. Nos chaussures ne s'usent jamais, car les gnomes posent sous nos pas des tapis transparents. Si nous avons besoin de manger, nous tendons les mains, nous saisissons deux poignées d'air, et lorsque nous ouvrons les doigts, dans nos paumes apparaît le pain qu'il nous faut. Et quand nous tombons sur un incendie, nous persuadons les salamandres de ne consumer que l'inutile, en laissant intact ce qui est précieux. Nous pouvons nous rendre invisibles. Nous avons sauvé des flammes de nombreuses vies. Comme nous ne restons jamais au même endroit, le temps ne peut nous attraper. Voilà des siècles que mon père et moi voyageons sur la Terre, sans jamais vieillir. Quand la lune brille, Rose-Pure nous chante ces paroles :

*Sème des graines vivantes
dans la solitude des songes.*

Loïe du ciel

*À mon fils Adán,
lumière dans mes ténèbres.*

1

Amis du futur, vous avez creusé la terre, sans doute pour planter les fondations d'un nouveau gratte-ciel. Même si vous avez du mal à le croire, l'endroit où s'enfoncent vos pelles excavatrices fut autrefois mon humble jardin, de simples marguerites autour d'un cerisier solitaire. Je savais qu'après l'échec de la dictature, notre ville, si plate, allait croître verticalement. Cette ascension d'une architecture en extase, ces gens qui peuvent converser sans avoir d'espions collés à leur dos, ces enfants qui se développent vers un but personnel, en étant ce qu'ils sont vraiment et n'obéissant pas aux desseins d'un tyran fou, tout cela, c'est à moi, vieillard inoffensif, que vous le devez. Je n'ai jamais eu l'intention, je l'avoue humblement, de vaincre l'ogre géant. J'ai accepté longtemps, comme tous mes concitoyens, d'être écrasé par ses délires de puissance. Et puis un jour, l'âme remplie de tant d'infamie, j'ai fait ce que je devais faire. Vous ne comprendrez jamais mon acte destructeur si je ne vous révèle pas les circonstances qui m'ont conduit à cette fin cruelle. J'écirai tout au long de la nuit tout ce que vous, les générations futures, devez savoir, puis, avant que le jour se lève, j'enterrai ces pages, protégées par le coffre d'acier que vous tenez maintenant entre vos mains. Aux premières heures du matin, une foule de militaires rendus fous me lynchera. Cela ne pourra empêcher la dictature de s'effondrer à jamais.

2

Je n'ai que peu de choses à dire sur mon insignifiante personne. Je n'ai jamais connu mon père : je me souviens de n'avoir vu son ombre, alors que je reposais dans mon berceau, qu'une seule fois – une tache noire qui provenait de la chambre voisine où, de sa voix grave, mélange de tabac et de miel, il disait à ma mère : « Je m'en vais avec une autre. » Quand cette tache noire a glissé de mon berceau pour sortir de ma petite chambre, je me suis mis à pousser de tels cris qu'ils ont couvert les pleurs aigres de ma mère. J'ai grandi comme submergé dans un fleuve aux eaux sombres, passant dans la vie sans m'attacher à rien. Peut-être ai-je voulu imiter mon père en devenant une ombre. Je n'ai pas de souvenir de mon enfance. Aucun goût délicieux n'a laissé sa trace sur ma langue, aucune couleur n'a réjoui mes yeux, aucun son doux n'a léché mes oreilles, aucun parfum n'a fait son nid dans mes narines, j'ai vécu dans le monde sans vivre en moi-même. La vérité, c'est que je ne me souviens pas non plus de mon nom. Je ne sais même pas si j'ai été baptisé. Ma mère m'a toujours appelé « petit ». Quand j'ai grandi, on m'a dit « homme ». Et maintenant, tout le monde parle de moi en disant « le vieux ».

3

Comment était notre ville avant que le général Horzatt n'usurpe le pouvoir par un coup d'État ? Mes souvenirs sont très vagues. Des maisons, des restaurants, des grands magasins, des banques, des gens élégants qui font leurs courses, des gendarmes indifférents, des ambulances aux sirènes assourdissantes et de nombreux mendiants, deux ou trois à chaque coin de rue, déguisés en clowns, crachant des flammes devant les voitures arrêtées à un feu rouge... Je ne suis que rarement sorti flâner dans les rues avec ma mère. La plupart du temps, j'ai vécu enfermé avec elle dans son salon de beauté, *La Nouvelle Ève*, où des dames venaient changer de coupe de cheveux, se faire faire une teinture, peindre les ongles de leurs doigts et leurs orteils, et recevoir des massages du visage. Elle m'a toujours traité non comme un être humain mais comme un animal domestique. Elle a vu mon corps, mais comment aurait-elle pu voir mon âme endormie tout au fond de moi ? Au lieu de m'éduquer, elle m'a dressé. J'ai appris à garder les yeux fixés au sol et à me dissimuler dans les coins pour ne pas déranger les clientes. Avec une balayette et une pelle, j'ai aussi appris, avec le moins de gestes possible, à ramasser les mèches coupées et les cotons imbibés de crème nettoyante. J'ai grandi comme l'une de ces plantes d'intérieur qui n'ont pas besoin du contact des rayons de soleil. Peu à peu, au fur et à mesure que passaient les années et que la fatigue affaiblissait ma mère, j'ai hérité de ses activités. À la fin, quand ses mains ont commencé à trembler comme des feuilles bercées par le vent, elle à côté de moi bégayant des remerciements pour s'adjuger les éloges, « Mer-mer-merci ! », j'ai également maîtrisé l'art du maquillage grâce auquel les dames qui arrivaient échevelées, laides, se voyaient soudain belles et s'extasiaient en embrassant leur image dans le miroir. Cependant, aucune ne semblait me voir. Elles s'adressaient à moi en m'appelant « madame ». Pour elles, mes mains étaient celles de ma mère.

4

La première fois que les clientes se sont rendu compte de mon existence, c'est lorsque j'ai maquillé l'auteur de mes jours. Cet après-midi-là, elle était à côté de moi, bredouillant ses conseils à mon oreille – « Ne-ne-ne lui coupe pas les cheveux aussi court, idiot ! Ne-ne-ne l'épile pas aussi brusquement, idiot ! Mets-mets-mets-lui encore une couche de vernis, idiot ! Ré-ré-respire sans faire de bruit, idiot ! –, quand, exhalant un souffle étrange, semblable au craquement d'un pot qui se casse, elle est tombée morte. Je l'ai soulevée, je l'ai installée dans un fauteuil et, pour la première fois de ma vie, j'ai osé la regarder en face. Quarante ans après elle portait encore, collée aux traits de son visage, l'amère grimace causée par la trahison de mon père. La terreur et la peine qu'elle avait toujours fait naître en moi se sont changées en pitié. Je n'ai pas voulu qu'elle fût enterrée avec une telle détresse sur ses traits. Sans me soucier de l'étonnement de nos clientes, je me suis mis à la maquiller. J'ai brossé ses cheveux, épilé ses sourcils, je lui ai appliqué des cosmétiques, j'ai mis du rouge sur ses joues, fait briller ses lèvres, couvert ses dents de vernis blanc ; avec du fil transparent et des points habiles je lui ai fabriqué un sourire heureux. Quelques heures plus tard, couchée dans le cercueil, elle ne ressemblait plus à une femme qui avait été abandonnée, mais à une épouse aimée avec fidélité, tendresse et passion. Il est vrai que j'ai commencé à exister ce jour-là, mais j'ai dû changer l'orientation du commerce. *La Nouvelle Ève* est devenue *Le Dernier Adieu*. On s'est mis à solliciter mes services non pas comme coiffeur, mais comme maquilleur de morts.

5

Il m'a été facile de transformer le salon de beauté en une entreprise de pompes funèbres. J'ai supprimé les fauteuils, les miroirs et les séchoirs à cheveux, j'ai changé les rideaux roses pour d'autres d'un violet foncé, j'ai installé au centre du local un lit de marbre gris où, confortablement étendus, mes défunts étaient embellis. Si jusque-là je

me considérais comme un ouvrier, entièrement au service des indications de ma mère, à présent, seul et unique responsable du résultat final, je n'ai pas hésité à me qualifier d'artiste. Un artiste, là où il y a du froid et de la déformation, met de la forme et de la chaleur. Il n'est pas facile de maquiller un mort : les fards, les poudrages, les points de couture, les teintures, les rembourrages, les épilations doivent être imperceptibles ; donner un aspect de santé et d'optimisme, reproduire exactement, aussi abîmés soient-ils, les traits originaux. Ceux-ci doivent être restaurés grâce aux renseignements que fournissent les membres de la famille et les amis : des renseignements toujours contradictoires. Comme je n'ai jamais réalisé un travail peu soigné en tablant sur le fait que les yeux des parents, voilés par les larmes ou la peur, ne verraient pas une couleur trop vive ou une expression vide, cette honnêteté m'a attiré une clientèle qui ne regardait pas à la dépense. Les gens pauvres, n'ayant pas les moyens de s'offrir le luxe d'un bel enterrement, me détestaient parce que je réalisais mes œuvres sur des visages de nantis. Ils avaient tort. Le visage d'un pauvre, vivant ou mort, est presque le même : il a parfois une expression plus reposée dans le cercueil qu'il ne l'avait en vie. Avec les défunts de première classe, ce n'est pas la même chose. On me les apporte déguisés avec des robes de bal, des uniformes, des soutanes, des médailles, des bagues, des colliers, des crucifix, et on me demande beaucoup de couleur, beaucoup d'optimisme. Lorsque j'enlève ces ornements pour faire la toilette de rigueur, du corps imposant que l'on met à ma disposition ne reste entre mes mains qu'un misérable petit corps marqué des plus affreuses expressions de terreur, de méchanceté, d'orgueil ou d'avarice. Eux oui ont besoin de mon art. Et je dois travailler des heures et des heures pour faire de leurs visages quelque chose de décent.

Pendant des années, j'ai vécu une vie aisée, mais cruellement solitaire. Habitué comme je l'avais été à l'omniprésence de ma mère, je me sentais flotter dans le néant, incomplet, insatisfait, déshérité, telle une minuscule statue qui a perdu un socle immense. J'ai pensé au mariage, mais je n'ai jamais pu trouver d'épouse. Bien que j'aie cherché des candidates pauvres, maltraitées ou affligées d'un défaut physique, aucune ne m'a accepté, alléguant que mes doigts exhalaient l'odeur des morts. Je n'ai donc eu ni enfants ni amis. Qui veut fréquenter un individu qui à tout moment, par son métier, rappelle que rien n'est permanent ? J'ai perdu tout espoir de rencontrer un jour une oreille généreuse dans laquelle verser ma profonde tristesse.

6

Avant, bien qu'absorbé par mon travail, désireux de donner un sourire bienheureux à mes défunts, je percevais le murmure agité mais placide qu'entonnaient les rues. Le tambourinement des pas sur le ciment des trottoirs était feutré, l'affairement diurne des travailleurs et des ménagères s'écoulait comme une pendule que personne ne presse ; la nuit, l'allégresse des fêtes adoucissait l'obscurité nocturne. Mais après la victoire de Horzatt, tout cela a changé. J'entendais constamment l'écho de bottes multiples marchant comme si elles voulaient écraser des crânes, les crissements métalliques stridents d'interminables colonnes de chars énormes, des tambours au rythme martial suivi du claquement soyeux de centaines de drapeaux, le coup de canon tiré depuis le palais présidentiel toutes les trois heures afin que personne n'oublie le pouvoir militaire, mais aussi le long hurlement du couvre-feu, suivi d'un silence nocturne terrifiant.

Horzatt pesait cent quatre-vingts kilos et mesurait deux mètres vingt. Les cheveux de sa crinière et les poils de sa barbe étaient aussi épais que des crins. Ses énormes mains pouvaient donner des coups de poing mortels. Sa voix aiguë, aussi tranchante qu'un sabre, parvenait, sans l'aide de micros, à blesser les tympans de foules immenses. Le premier jour de chaque mois, l'ogre se présentait devant une rangée de six soldats et il se faisait fusiller. Dès que les tirs éclataient, Horzatt, indemne, sans un trou dans sa tenue de parade, crachait les six balles avec un sourire arrogant qui provoquait un

délire collectif. Le chef suprême était immortel !

Peu à peu, les citoyens succombèrent à l'influence hypnotique du leader. Seuls les vieillards et les tout petits enfants continuèrent à porter des vêtements civils, le reste de la population se mit à porter avec orgueil l'uniforme militaire de couleur verte. Horzatt, malgré sa faible culture, ayant lu – il avait oublié où – que cette couleur symbolisait la vie éternelle, l'avait adoptée : chemises vertes, drapeaux verts, armes vertes, chars verts, cuirassés et avions verts. Ses partisans demandaient à être enterrés dans des cercueils verts. Qu'est-ce que cela pouvait bien me faire ? Isolé comme je vivais, travaillant sans répit sur des corps froids qui écoutaient mes longs monologues sans jamais me répondre, le changement m'avait peu affecté. Je n'ai même pas poussé un soupir de pitié quand le tyran a commencé à éliminer ceux qu'il considérait comme pernicioeux parce qu'ils étaient « différents » : les citoyens à peau jaune, rouge, noire, les sémites, les gitans, les homosexuels, les lesbiennes, les nains, les handicapés, et *cætera*. L'éclatement des portes arrachées, les gémissements des hommes, des femmes et des enfants emmenés à l'abattoir, les impacts de balles, les coups de poing et les coups de pied, les claquements de souliers des persécutions, rien ne m'a troublé. J'ai ignoré ces bruits en me déclarant habitant du silence. Mon cœur était sec. Blotti au fond de mon corps, une vieille cachette de chair, de sang et d'os, je voyais passer avec indifférence cette illusion qu'on appelle la vie. C'est alors que Loïe a fait son apparition, transformant mon désert en un royaume enchanté.

7

Quel âge avait cette enfant ? Sept ans ? Les chemises vertes étaient à sa recherche. Elles sont entrées dans toutes les maisons du quartier en agitant leurs fusils comme de longs nez. Elles ont parcouru mon local, ouvert le cercueil où reposait mon dernier mort, un gros marchand d'armes dont j'avais dû ouvrir le ventre pour le vider de ses intestins afin de pouvoir fermer le couvercle. Désireux de collaborer, j'ai ouvert la poubelle où s'entassaient ses tripes. Grimaçant de dégoût, les soldats se sont précipités dans la rue. Opaque et gris, comme d'habitude, je me suis mis à polir les serres du marchand quand de mon petit jardin est arrivée une voix d'ange qui entonnait une chanson avec une telle pureté qu'un frisson m'a parcouru de la nuque à la plante des pieds. Des notes lumineuses qui en quelques secondes ont fait fondre l'invisible coquille de tristesse que je portais, collée à ma peau, depuis le jour de ma naissance. Je me suis réveillé d'un sommeil de pierre. Le monde décoloré a acquis un nombre infini de tons, les lumières et les ombres se sont enlacées en une danse sensuelle, le parfum des fleurs du cerisier m'a révélé que j'avais un nez, même la sensation de poids qui m'avait tellement plaqué à un sol que j'avais toujours considéré comme étranger s'est transformée en une légèreté lumineuse. Je suis sorti dans le jardin en ayant l'impression de flotter.

Elle s'était cachée au sommet de l'arbre, dans le nuage de pétales blancs. Ses éclats de rire, d'une innocence translucide, nettoyaient la saleté de l'air à la manière d'une pluie bénie. Avec une agilité féline, elle a sauté de branche en branche, a glissé le long du tronc et, comme si j'étais un très vieil ami, a serré mes jambes dans ses bras. J'ai tout de suite compris pourquoi de si féroces soldats pourchassaient cette fillette fragile. Les iris de ses yeux étaient orangés, comme ses cheveux, et la peau de son corps d'une brillante couleur bleu ciel. Horzatt avait condamné à l'extermination les êtres « différents ». Et cette enfant ne ressemblait à aucun mortel. « Elle n'est pas passée par mon local, et mon jardin est fermé de hauts murs, comment a-t-elle pu entrer ? Serait-elle tombée du ciel ? Sans doute. »

« Comment t'appelles-tu, petit amour ?

– Je m'appelle Loïe, grand-père.

– Désormais, je t'appellerai Loïe du ciel. »

À mes questions sur son passé, elle répondait seulement par un charmant sourire. Je n'ai jamais su qui étaient ses parents, quelle était sa nationalité, quelles cruautés elle avait subies. Elle se montrait toujours joyeuse, comme un ange sans passé. En vérité, je crois que c'est ce qui m'a séduit. D'une certaine façon, moi non plus je n'avais pas de passé. Un père inexistant et une mère qui ne m'avait jamais vu, incapable de m'embrasser ou de me caresser, comme si elle ne m'avait jamais mis au monde. C'est pour cette raison qu'avec les morts, moi un non-né, je me sentais parmi mes compatriotes. Loïe du ciel, l'être humain qui pour la première fois m'a traité avec affection en m'appelant grand-père, a été non seulement ma petite-fille, mais aussi ma mère. L'amour est né dans mon cœur à la manière d'un torrent.

Sachant que sa vie était menacée, afin que les voisins, en entendant des bruits d'un autre être chez moi, croient que c'étaient ceux d'un animal, j'ai acheté une niche et je l'ai installée dans le jardin. La petite a pu y dormir sans éveiller les soupçons. Au bout d'un certain temps, grâce à ses soins, les marguerites se sont mises à pousser jusqu'à atteindre la taille de tournesols. L'arbre s'est couvert de grosses cerises. Est-ce le vent qui a apporté les graines ? Des violettes, des œillets, des jasmins, des lis et des coquelicots sont apparus, offrant leur nectar à des papillons multicolores. Des bandes de canaris, qui avaient élu domicile dans les branches du cerisier, ont chanté de doux hymnes au lever et au coucher du soleil. Je me suis aperçu que mon jardin n'était pas un endroit immobile, semblable à un mort, mais qu'il changeait continuellement, passant d'une beauté à une autre. Loïe du ciel, lorsqu'elle me montrait ses insectes, ses oiseaux et ses plantes, me prenait les mains, les embrassait sans se plaindre de ce qu'elles sentaient le cadavre et de temps en temps, pour me dépouiller de l'angoisse, elle imitait à la perfection les joyeux aboiements d'un chien.

Lorsque j'avais terminé mon travail quotidien, j'allais au jardin en apportant le maigre dîner (de l'eau, du pain, un morceau de fromage et une pomme) auquel ma mère m'avait habitué. Loïe du ciel partageait chaque fois cette nourriture si fruste comme s'il s'agissait d'un repas de roi. Elle y ajoutait des pétales de fleurs, des gouttes de nectar et des cerises. Après le dîner, nous jouions à nous courir après. Elle me donnait une petite tape dans le dos en s'exclamant : « Touché ! » Je courais et quand je l'attrapais je posais ma main sur son dos en m'exclamant au milieu de ses cris et de ses éclats de rire : « C'est toi qui es touchée ! » Absorbés dans ce jeu, nous pouvions nous échapper et nous courir après un long moment. Enfin, fatiguée, elle entrait dans sa niche et me demandait, pour l'endormir, de lui raconter une histoire. Ma capacité d'invention était quasi nulle. Personne, dans mon enfance, n'avait eu l'idée de me raconter des histoires.

« Loïe du ciel, ma petite-fille, je suis désolé, je ne connais aucune histoire.

– Grand-père, ce que tu ne sais pas, ta langue le sait. Ne pense pas, laisse-la libre... »

Fasciné par sa voix cristalline, je lui ai obéi.

« Il était une fois un homme si timide, si timide, si timide qu'il décida de vivre sous un éléphant. Entre les quatre grosses pattes, protégé par le grand corps gris, il s'en fut au bureau où il travaillait. Bien sûr, personne n'osa s'approcher de l'homme timide, qui à l'ombre du pachyderme n'était plus aussi timide. Les gens détournaient les yeux et prenaient un air distrait. Peu à peu ils s'y accoutumèrent et, au travail, les choses reprirent leur cours normal, de même que chez lui (sa vieille cuisinière ne tarda pas à ajouter aux repas d'énormes boules de céréales cuites) et ensuite lors des promenades dans le parc. Comme personne n'osait s'approcher de lui, il commença à se sentir seul. Il souffrit énormément, jusqu'à ce qu'il rencontre une femme solitaire si timide, si

timide, si timide qu'elle marchait sous une girafe. Comme les deux animaux se détestaient, l'homme et la femme se mirent à vivre ensemble sous un nuage que, pendant de longues années, ils empêchèrent de se dissoudre en pluie. »

Quand j'ai terminé cette histoire, j'ai entendu une explosion lointaine, des tirs et des gens qui lançaient des cris d'épouvante. Loïe n'a pas voulu prêter attention au monde extérieur. « Raconte-m'en une autre, grand-père, je t'en prie ! Je te jure que je m'endormirai à l'instant où tu auras terminé ! Mais que ce soit aussi une histoire d'amour !

– Eh bien, ma Loïe du ciel, il était une fois, dans un lointain royaume, un prince qui pensait que son roi ne l'aimait pas. Aussi triste qu'une forêt sans arbres, il quitta le royaume. Il galopa cent ans vers les confins de la terre, croyant avec douleur que son père ne remarquerait pas son absence. Un moustique vrombit près de son oreille : “Zzzz, tourne la tête !” Le prince regarda derrière lui. Il s'aperçut alors que pendant toutes ces années son père l'avait suivi à peu de distance, n'osant troubler sa course... Un tour de clé, mon conte est achevé. Il passera par un soulier troué, pour que demain je t'en raconte un autre. »

Elle s'est endormie si profondément qu'il m'a semblé la voir flotter, changée en un nuage bleu. Je me suis senti étonné de moi-même. Moi qui n'avais jamais eu une once d'imagination, si elle me l'avait demandé je lui aurais inventé des histoires jusqu'au lever du jour.

10

La garder enfermée jour et nuit dans le jardin m'est devenu insupportable : Loïe du ciel ne méritait pas de vivre isolée comme une délinquante. Entre le salon mortuaire et le jardin se trouvait un mur avec une porte. Tandis que je travaillais à maquiller les défunts, ou discutais des détails de la personnalité du mort avec des parents affligés, Loïe du ciel imitait de temps en temps les aboiements d'un chien. S'ils demandaient à voir l'animal, j'objectais que ce chien avait mauvais caractère et qu'il attaquait les inconnus. Avec des précautions extrêmes, quand, le soir, je fermais le local, j'ouvrais la porte et laissais entrer ma petite-fille. La table de marbre n'était jamais vide. Dessus, il y avait toujours un cadavre que j'étais en train d'embellir. La première fois, j'ai eu peur que Loïe du ciel ne soit troublée. On m'avait dit que les enfants ne conçoivent pas la mort. Je me trompais. Se montrant du doigt, elle m'a regardé droit dans les yeux et j'ai entendu résonner dans ma tête sa voix énonçant des paroles d'adulte : « En ce monde, ce corps ne m'a été prêté que pour un temps par le Dieu et la Déesse. C'est mon véritable foyer. En moi, telle une chenille dans son cocon, je me développe peu à peu. Quand viendra le moment où je devrai partir vers la nouvelle vie qui m'attend, toute de lumière, peuplée d'âmes aussi belles que des fleurs, je le rendrai à la terre. Quand je m'en irai, ta petite-fille bleue se transformera en une enveloppe vide, comme celle que je vois sur cette table en marbre. Tu es en train de la déguiser pour faire croire que son habitant intérieur existe encore, collé à cette existence dense. C'est une consolation uniquement pour ceux qui ignorent que la mort est un ange qui nous transporte du monde obscur au monde lumineux. Moi, chaque nuit, enveloppée dans l'ombre, je regarde le ciel et je vois briller les étoiles. Je sais qu'un jour, heureuse, je voguerai parmi elles. »

Depuis cette première fois, la petite m'a aidé dans mon travail. Ce fut une grande émotion pour moi de la voir, avec ses petites mains opalines, me passer le bistouri, l'aspirateur des sécrétions du tube digestif, les garnitures, l'aiguille et les fils, la denture postiche, les yeux en verre et les cosmétiques, avec un sourire qui transformait les panteurs en parfums.

Maquiller les morts avec Loïe du ciel est devenu une fête.

Elle a été heureuse avec moi. J'ai été heureux avec elle. Les défunts sont devenus pour nous de grandes poupées. Ils arrivaient comme d'anodins baluchons humains, avec des personnalités acquises, s'imitant les uns les autres, ayant vécu effrayés en essayant de ne pas être différents, barbouillés de mélancolie. Quand le couvre-feu plongeait la ville dans un silence de pierre, nous vêtions le corps inerte d'un déguisement joyeux, nous lui peignons un visage excentrique et moi, me plaçant derrière lui et passant mes bras sous ses aisselles, je lui faisais tenir, d'une voix de fausset, des discours absurdes qui provoquaient chez Loïe du ciel des fous rires qui ne pourraient se comparer qu'au carillon d'une cloche de cristal.

Vous, générations futures, qui connaissez la liberté d'aimer et de rire, sans ressentir dans votre corps et dans votre âme le joug d'une dictature, vous ne pouvez imaginer le privilège que furent pour moi et pour Loïe du ciel, dans cette sombre époque, ces éclats de rire délicieux qui nous faisaient oublier toute logique, toute inquiétude du lendemain.

Bien que le temps presse – la nuit est déjà bien avancée et bientôt les militaires furieux, désespérés, arriveront pour me mettre en pièces –, je ne résiste pas à la tentation de vous donner un exemple de ces dialogues extravagants.

Nous transformions un défunt d'apparence taciturne en un général féroce qui lisait des rapports avec une voix de lion aphone :

« L'ennemi, par le moyen d'une avancée traîtresse, a établi une barrière qui nous sépare du reste de l'armée ! Nous devons trouver un moyen de communiquer avec ces troupes ! Nous ne pouvons utiliser des pigeons voyageurs, car les espions ont glissé parmi eux des perroquets peints en blanc qui lisent à voix haute les messages qu'ils transportent lorsqu'ils passent au-dessus des têtes ennemies... Au lieu de pigeons, nous avons tenté d'utiliser des mouches domestiques africaines. Il est bien connu que la mouche domestique africaine, au contraire de la mouche européenne, et ce à cause du colonialisme, vole en ligne droite et toujours en file indienne. Utilisant ce phénomène et l'alphabet morse, nous leur avons collé un grain de sucre sur une patte (point), ou deux grains (trait), et nous les avons envoyées les unes derrière les autres. Ce système a échoué parce que la mouche domestique africaine, tout comme la mouche européenne, a une tendance irrésistible à dévorer les grains de sucre... Nous avons envisagé d'utiliser un canon pour lancer des œufs à double coquille, obtenus grâce à des modifications génétiques. Espérant que l'ennemi, immédiatement après avoir avalé les œufs tirés, jetterait les coquilles sales vers la ligne de nos alliés, nous avons caché les messages dans la double coquille. Ce fut un échec, car les œufs se cassaient à chaque coup de canon, chose que nous n'avions pas prévue... »

Et ainsi, une fois après l'autre, le général cherchait toutes sortes de solutions absurdes. À chaque tentative malheureuse, il se frappait le crâne avec un garrot de chiffon. Loïe du ciel lui criait, après les bastonnades comiques qu'il s'infligeait : « Idiot, trouve autre chose ! »

Transformer un militaire impitoyable en un bouffon stupide nous faisait oublier l'angoisse menaçante qui filtrait sous la porte dans le silence de la nuit.

Mais tout n'a pas été que jeux : peu à peu, je lui ai enseigné les secrets de mon métier. Quelle intelligence subtile elle avait ! Elle a appris à maquiller avec une délicatesse que, je dois humblement le reconnaître, je n'avais jamais été capable d'atteindre. Quand je donnais à ceux qui étaient morts ignorants l'air de savants qui connaissaient tout, Loïe du ciel me corrigeait et par quelques détails les transformait en nobles élèves capables d'apprendre de n'importe quel être humain. Celui que je changeais en héros vainqueur de grandes batailles, elle en faisait un vainqueur de ses

propres égoïsmes. Elle transformait les expressions de richesse en satisfaction des choses modestes. Et lorsque je donnais à un individu l'apparence de quelqu'un d'important, respecté de ses serveurs, elle me le changeait en une personne qui respectait les autres. Au lieu de mes arrogantes expressions victorieuses, elle créait des sourires si équilibrés que ceux qui assistaient à l'enterrement, leur douleur transmuée en espoir, ressentaient la mort comme un maître qui avait réveillé le paradis caché dans le cœur du défunt.

L'œuvre d'art de cette incroyable fillette a été la reconstruction de la foi sur le cadavre du cardinal Labarque. Lui qui, conformément à son nom, avait été désigné comme la barque qui emporterait ses croyants vers la grâce divine, est arrivé avec une grimace de scepticisme et de mépris. Les lèvres, devenues deux lignes parallèles sèches, étaient si serrées que lorsqu'elles laissaient sortir les mots elles les transformaient en lames tranchantes ; les mains squelettiques ressemblaient à des pattes de poulet, recroquevillées, comme voulant retenir un pouvoir inhumain ; quant à ses yeux, ils ne lançaient que des regards condamnant le nombre infini des pécheurs aux flammes d'un enfer éternel.

Loïe du ciel a injecté dans ses lèvres des pétales de fleurs dilués dans de la glycérine, les laissant légèrement entrouvertes, telle une porte compatissante qui ne laisse passer que des paroles de consolation ; avec une sévérité de sainte, à l'aide de tenailles, elle a brisé les doigts de ces mains si égoïstes, les a emplies de miel et fait s'ouvrir comme si elles voulaient donner un amour incommensurable ; utilisant habilement le bistouri, elle a agrandi ses yeux, y créant l'expression lumineuse d'une bénédiction qui refuse d'exclure. Mort, le cardinal Labarque a obtenu ce qu'il n'avait jamais pu obtenir en vie : voyant une si grande foi sur son cadavre, beaucoup de malades condamnés ont été guéris.

Loïe du ciel entendait ce qu'on ne disait pas, elle voyait l'invisible ; lorsqu'elle touchait un corps de ses doigts, elle touchait aussi son âme, sa subtile conscience la faisait se concentrer sur l'autre jusqu'à s'oublier d'elle-même ; ne se connaissant pas, elle connaissait tout. Je m'en suis rendu compte lorsque est arrivée chez nous Marta Gómez Cardona de Quintero, une dame de la haute société qui, outre ses nombreux bijoux, arborait un trou dans la tempe. Elle avait été considérée, par des aristocrates, des poètes, des hommes politiques et des militaires, comme la plus belle femme du pays. Le jour de ses cinquante ans, en se regardant dans le miroir, elle a découvert une ride sur son visage. Elle a écrit dans son journal : « Le pénible glissement vers la vieillesse a commencé. Souvenez-vous toujours de moi nimbée par la jeunesse », puis elle s'est suicidée.

Les funérailles promettaient d'être imposantes. Un groupe de ses admirateurs a mis dans mes mains une somme extraordinaire, exigeant en échange que je dissimule à la perfection le trou qui avait abîmé une partie de son front, que j'efface de son visage cette expression d'angoisse sans fond et que je lui rende la tranquillité... Éprouvant pour la première fois un soupçon de pitié, j'ai fait de mon mieux pour lui rendre la beauté de sa jeunesse. J'ai employé toutes les ressources de mon art et le résultat était sublime : la défunte montrait le visage d'une femme de vingt ans, qu'elle avait essayé, pendant trois décennies, de conserver identique dans un combat quotidien devant son miroir, aidée par de coûteux cosmétiques et des injections cutanées.

J'ai réveillé Loïe du ciel de sa sieste et, fièrement, lui ai montré mon œuvre. Elle a hoché son visage bleu. Murmurant : « Mieux vaut une belle vérité qu'un beau mensonge », et avec une totale autorité, conférée par sa pureté enfantine, elle a entrepris de modifier mon œuvre.

Après avoir travaillé du soir jusqu'à l'aube, elle m'a montré la morte. En la voyant, je suis tombé à genoux avec des sanglots d'admiration. Au lieu de les lui enlever, ma petite-fille lui avait ajouté trente ans ! Devant moi gisait une dame octogénaire qui avait vieilli avec dignité, ayant cultivé un cœur généreux, un esprit

sans limites, une finesse d'âme, une bonté capable de bénir tout le vivant. Ses cheveux blancs avaient la beauté de la neige qui repose sur les hautes cimes, les rides de son visage exhibées loyalement étaient la trace d'un temps vécu avec douceur, plein de gratitude pour le miracle d'exister.

Cette dame de la haute société acceptait enfin la vieillesse dont elle avait eu si peur. Ses amis et ses admirateurs auraient enfin l'occasion de la connaître dans la plus grande splendeur de sa beauté.

13

Pourquoi le bonheur nous pousse-t-il au risque ? Ne peut-on le trouver qu'auprès du danger mortel ? L'affection que Loïe du ciel et moi avions l'un pour l'autre était si grande qu'elle ne pouvait tenir entre les murs étroits de l'entreprise de pompes funèbres ; pour nous sentir bien, nous avions besoin d'un espace illimité, de rues, de ciel, d'air, de gens vivants. Avec des cheveux de défunte, je lui ai fabriqué une jolie perruque blonde ; grâce à un épais maquillage, j'ai donné une couleur chair à sa peau bleue, et caché ses iris orangés avec des lunettes noires. Nous pouvions sortir de notre tanière !

Elle, vêtue de blanc, me tenant par la main, faisant des bonds de joie, et moi, cérémonieux, portant une redingote noire et un haut-de-forme, nous nous sommes immergés dans un fleuve de citoyens agitant des étendards, des fusils et des torches. Ils vociféraient des chansons violentes et jetaient des pierres contre les fenêtres de certains temples, mais ils nous sont apparus comme des enfants qui jouaient à être méchants, dans une grande fête populaire. Ravis, nous avons chanté avec eux, en lançant des pierres et en criant : « Horzatt est immortel ! » À chaque coin de rue se dressait un écran géant sur lequel le dictateur vociférait des phrases que nous trouvions comiques, comme : « Si Dieu descend sur terre et que je n'aime pas son nez, je fais fusiller Dieu lui-même ! » ou : « J'ai vaincu ce clown qu'est la mort ! » Peu habitués aux frémissements épileptiques de la foule, et craignant encore un peu d'être découverts, nous sommes rentrés au *Dernier Adieu*. Mais, pas à pas, la jouissance tentatrice du risque nous a fait mépriser le danger. J'ai confectionné pour Loïe du ciel une redingote, un pantalon et un chapeau haut de forme semblables aux miens, et ainsi vêtue, toujours coiffée de sa perruque blonde, avec son maquillage couleur chair et ses lunettes noires, je l'ai présentée comme mon assistant.

Horzatt, pour être applaudi avec fanatisme, savait offrir des divertissements à ses partisans : des défilés impressionnants dirigés par d'énormes orchestres militaires, des concentrations dans des stades où, sous l'explosion des feux d'artifice, s'agitaient des mers de drapeaux ; des exécutions publiques semblables à des ballets, et d'autres spectacles multiples où des chanteurs, des acteurs et des danseuses au milieu de paillettes, de plumes, de toiles de fond brillantes et de lumières multicolores, outre les symboles obligatoires du Parti, s'appliquaient à aduler le dictateur immortel. Loïe du ciel et moi, nous amusant de ces festivités, sans nous arrêter à penser à leur contenu tragique, nous sentions libres et heureux. Dès que nous avons terminé notre travail – donnant aux cadavres des expressions de plus en plus joyeuses –, nous sortions nous promener dans les rues.

Qu'est-ce qui pousse l'homme à dénoncer ? Ni le lucre, ni l'envie, ni la vengeance, ni l'esprit de justice. Je crois que la délation est un instinct. Au cours de l'une de nos promenades, sans qu'aucun signe l'annonce, il s'est mis à pleuvoir. Loïe du ciel a été surprise : les grosses gouttes ont effacé son maquillage, laissant à nu ses mains et son visage bleu ciel. Comme c'était logique, on nous a dénoncés.

14

Nous venions de terminer d'assembler le corps d'une suicidée déchiqueté par un

train. Son riche mari nous avait demandé de la rendre sans cicatrices apparentes, avec un visage au comble du bonheur, et il ne cessait de nous importuner par ses visites répétées, s'inquiétant des commentaires infâmes de ses relations qui voyaient dans ce suicide une tragédie romantique entre la disparue et un célèbre footballeur, qui l'avait remplacée par un camarade de son équipe. Loïe du ciel m'aidait, maquillée et coiffée de sa perruque, lorsque soudain ont fait irruption quatre militaires portant des masques à gaz et des mitraillettes, suivis d'un médecin et d'une infirmière. Aussitôt les soldats m'ont immobilisé. L'infirmière a dépouillé ma petite assistante de ses lunettes et de sa perruque. Puis, avec un coton imbibé d'alcool, elle lui a enlevé son maquillage. Le médecin a pris son pouls, il lui a fait ouvrir la bouche, a examiné sa gorge et enfin, la dénudant sans pudeur, il a observé avec attention chaque centimètre de sa peau.

Moi menotté et elle nue, nous avons été contraints de monter dans une limousine verte. Pendant tout le trajet, les soldats n'ont pas cessé de nous tenir en joue. À en juger par le tremblement de leurs mains, ils étaient nerveux. Ils semblaient avoir peur de nous. Pourquoi ? Quel mal un vieillard et une fillette pouvaient-ils leur faire ?

Nous sommes arrivés à destination. Un palais monumental avec des murs couverts de marbre vert. Un laquais trop hautain pour son office a ouvert le portail de bronze. Lui, les quatre soldats, le médecin et l'infirmière se sont éloignés avec Loïe du ciel, me laissant dans un grand salon où il n'y avait qu'une chaise, une table et un cercueil vide pour enfant.

J'entendais le tic-tac d'une pendule, bruit qui s'intensifiait au fur et à mesure qu'augmentait le silence. À ce tic-tac sont venues se joindre d'autres pendules, de plus en plus lointaines. De la ville entière, en un chœur implacable, m'arrivait ce rythme mécanique. Combien de temps ai-je attendu : des minutes, des heures ? Entre deux battements de mon cœur s'étendait une pause éternelle.

Le médecin suivi de l'infirmière et d'un militaire aux yeux de serpent sont entrés dans le salon. L'infirmière portait Loïe du ciel dans ses bras. Celle-ci paraissait endormie. Le militaire m'a enlevé les menottes.

« Tu t'es emparé de son corps. Prends-le, il est à toi. Nous, nous avons gardé ce qui nous appartient. »

Ils m'ont donné l'enfant. Son corps était glacé. Ils avaient pris jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Le militaire, frottant énergiquement son revolver, a poursuivi :

« Vieux traître, ver immonde, tu as osé désobéir à l'Immortel. Je devrais te faire sauter la cervelle à l'instant même. Mais le Chef a décidé de te garder en vie. Il semble que tu sois important pour ses projets futurs. Tu es réquisitionné par l'armée. Tu prêteras uniquement tes services à ceux pour qui notre glorieux Parti l'exigera. Maintenant, emporte ton macchabée. Enterre-la ou mange-la, peu nous importe. »

J'ai déposé Loïe du ciel dans le petit cercueil. Ils m'ont obligé à revêtir un uniforme vert. La voiture de luxe m'a ramené chez moi. Le chauffeur, affligé d'une pitié qui ne lui correspondait pas, a accepté de s'arrêter devant un magasin de jouets. J'ai acheté mille ballons blancs et un tube d'hélium. De retour dans mon jardin, je les ai gonflés, les ai attachés au corps de ma petite-fille et je l'ai laissée s'élever. Elle est retournée au lieu enchanté d'où elle était venue.

15

Les fleurs se sont fanées, le cerisier a perdu ses feuilles, les canaris ont cessé de chanter, l'air a retrouvé sa fétidité. Je restais assis devant la table de marbre vide, opprimé par mon costume militaire, et les jours s'écoulaient pour moi comme de l'eau dans un filet. Des soldats me surveillaient jour et nuit, par tours de huit heures. Ils tuaient le temps en jouant aux cartes. Ils m'obligeaient à manger des haricots et des saucisses en boîte. La seule chose dont j'avais envie, c'était de m'emparer de l'une de leurs armes et de me tirer une balle dans le cœur. Pourquoi ne m'envoyait-on pas de

défunts ? Seule l'activité de maquiller les morts justifiait mon existence apparente. L'éclat de mon âme s'étant éteint, j'avais l'impression d'être une outre vide.

De nouveau la limousine verte a fait son apparition. Son chauffeur était le militaire aux yeux de serpent. Il m'a donné l'ordre d'emballer mes maquillages et mes instruments, puis il m'a emmené au palais de marbre vert. Nous avons traversé des pièces immenses, des corridors, des escaliers sans voir personne. Enfin il m'a laissé dans un petit bureau et s'est éclipsé. Dix messieurs élégamment vêtus sont entrés, tous du même âge apparemment, entre cinquante et soixante ans, visages charnus et aimables, mais avec des yeux d'une froideur inhumaine. Au début, j'ai eu du mal à croire ce qu'ils me disaient, puis j'ai eu peur. Ensuite, j'ai dû faire d'énormes efforts pour cacher ma haine.

Avant tout, ils ont menacé de me torturer en découpant des morceaux de ma chair, jusqu'à me faire mourir avec tous mes os à l'air, si je ne gardais pas le secret qu'ils allaient me révéler. J'ai juré de garder le silence.

J'ai appris qu'ils étaient le cerveau du Parti. Ils avaient engagé un acteur qu'ils avaient transformé, grâce à des opérations et toutes sortes de greffes, en l'impressionnant Horzatt, une marionnette. Ils l'avaient fait passer pour immortel grâce à une astuce de prestidigitateur : une fois par mois, ils le fusillaient avec des balles à blanc. Malheureusement, à cause de tant d'implants et de stéroïdes, il souffrait d'un cancer. Ils l'avaient maintenu en vie en lui injectant du sang d'enfants. Le dernier espoir avait été le plasma de la mutante bleue. Il était mort une heure plus tôt.

« La population et l'armée doivent continuer à croire à la survie de leur Chef. C'est essentiel pour la cause du mythe de l'immortalité. Votre travail obligatoire sera de maquiller Horzatt de façon à ce qu'il paraisse le plus vivant possible et de recommencer cette œuvre d'art tous les sept jours sans que personne l'apprenne. On va tout de suite vous emmener au Congrès, où vous attend le précieux cadavre. Lorsque vous aurez achevé votre besogne, on vous ramènera chez vous. Vous attendrez, sans sortir ni voir personne, qu'on vienne vous chercher sept jours plus tard.

« Demain, des centaines de milliers de citoyens se réuniront devant le Congrès, impatients de voir l'Immortel. À dix heures du matin, les portes de l'honorable édifice s'ouvriront automatiquement. Du sol surgira une plate-forme où sera installé, assis sur son trône d'or, le puissant Horzatt. Nous imposerons le silence pour annoncer que l'Immortel s'est plongé dans un sommeil réparateur qui durera cent ans... Grâce à vous, une fois par semaine, le peuple pourra défiler pour voir de près dormir son divin héros.

16

L'homme aux yeux de serpent m'a déposé au Congrès. Le vétuste édifice n'abritait pas âme qui vive, avec ses portes métalliques fermées et ses fenêtres protégées par des barreaux, a paru m'envelopper tel un immense ventre avide. Suivant les instructions qu'on m'avait données, je suis descendu au sous-sol. Dans une chambre froide, étendu sur une table en aluminium, semblable à un pachyderme fossile, j'ai vu le cadavre du leader, vêtu de son uniforme de cérémonie. Bonnet à plumes, ample cape, bottes vernies, pantalon ajusté, veste couverte de médailles. Un pantin ridicule ! J'ai aussitôt commencé à le déshabiller. Dépourvu d'ornements, il a montré son insignifiance. Je me suis efforcé de le haïr : il m'a fait de la peine. J'avoue que jamais auparavant je n'avais ressenti de compassion pour mes défunts. Bien ou mal, ils avaient vécu ce que le destin leur avait offert. Mais cette pauvre chose qui se trouvait entre mes mains avait parcouru l'existence comme une poupée de ventriloque, une coquille vide. Comment un être humain peut-il se mépriser à ce point ? J'ai pensé à moi-même : moi aussi j'avais vécu sans âme jusqu'à l'apparition de Loïe du ciel. Péniblement, j'ai retenu mes larmes et me suis concentré sur la réalisation d'un travail parfait. Il m'a fallu bien des heures pour venir à bout de mon projet. J'ai assis Horzatt sur son trône d'or et quitté l'édifice. Ses petits yeux gonflés par le manque de sommeil, le militaire

m'attendait. Arrivé chez moi, je me suis assis sous les branches sèches du cerisier pour écrire ce témoignage.

Les soldats chargés de me surveiller jouent aux dominos à l'intérieur du local. Il est dix heures du matin. Devant le Congrès, une foule de fanatiques attend impatiemment, agitant des étendards et des photographies du dictateur. Des milliers de soldats lèvent le poing en répétant dans un grondement : « Horzatt est immortel ! » Aux premiers rangs, sans uniformes militaires mais arborant des chemises vertes, sont regroupés les membres les plus importants du Parti et, à une place d'honneur, les dix messieurs élégants saluent avec une fausse modestie. L'ouverture automatique des grosses portes d'acier se met en branle. Une voix émue annonce que l'Immortel est plongé dans un sommeil réparateur qui durera cent ans. Les cris cessent, tous sont paralysés, certains tombent à genoux, une ferveur religieuse illumine les visages... La plate-forme commence à monter, Horzatt apparaît, nu, assis sur le trône. La foule pousse un cri d'horreur, qui bientôt se transforme en une avalanche de pleurs désespérés, d'exclamations de colère, de déception, d'insultes au Parti. Les soldats courent d'un côté et d'autre comme des poules sans tête. Les dix messieurs élégants chancellent. La fausse doctrine s'effondre tel un château de cartes balayé par le vent. J'ai transformé le cadavre de l'invulnérable, l'impérissable et tout-puissant Chef suprême en un tas de chair repoussant.

Grimace de terreur, globes oculaires se défaisant, langue sombre pendant comme une loque, plaies remplies de pus, chairs grouillant de vers jusqu'à l'os, ventre ouvert comme s'il avait éclaté, trou nauséabond entouré de tripes, peau marquée des tons obscurs de la putréfaction. Fini à jamais le mythe du héros immortel ! Démasqués les politiciens menteurs ! L'armée patriotique transformée en une bande de criminels sauvages ! Les citoyens honteux de s'être laissé bernier !

Bientôt, une meute de soldats fanatiques viendra me châtier pour avoir démasqué son idole. Ils m'effaceront de l'existence, l'histoire les effacera. Je vais enterrer ces pages ici, sous les racines du cerisier. Le temps démolira la ville et sur ses décombres s'élèvera une architecture en extase, toujours plus proche du firmament ; les gens pourront converser sans avoir des espions collés à leur dos, s'aimer, former des couples conscients ayant des enfants qui se développeront vers un objectif personnel, en étant ce qu'ils sont vraiment et non en obéissant aux desseins d'un tyran fou.

Mes dernières pensées vont à Loïe du ciel. Comment décrire l'immense affection que j'ai pour elle ? Impossible de le faire avec des mots... Dans ma sombre nuit sans lune, une seule luciole a suffi pour illuminer le ciel tout entier.

L'incroyable mouche humaine

*À mon fils Cristóbal,
miroir qui m'embellit.*

(Université Charles-Darwin. Information confidentielle. Transcription de la conférence donnée par don Ramón Fly dans notre grand amphithéâtre. Ces pages pourront aider l'honorable recteur à comprendre la cause d'un si grand scandale.)

Merci... Merci... Cessez de me photographier, par pitié. Je ne suis pas un héros. Ni un phénomène de foire. Ces flashes blessent ma modestie naturelle. Il paraît sans doute extraordinaire qu'une vulgaire mouche ait pu se glisser dans le genre humain et en vienne, en reconnaissance d'une vie exemplaire, à recevoir un diplôme et un trophée de cette honorable Université ; mais, j'en ai la conviction profonde, n'importe quelle mouche aurait pu faire de même, à condition que le miracle que nous appelons hasard ait provoqué en elle, comme en moi, cette expansion de conscience, cet éclair de lumière qui m'a transpercé alors que je fouillais de mes pattes avant ce qui, alors, m'apparaissait comme un délicieux excrément de chien.

Je me suis soudain observé d'un autre point de vue, comme si mon esprit s'était détaché de mon cerveau exigu et flottait hors de mon corps, au-dessus de ma tête et de mes antennes. Avec une angoisse qui a engourdi mes pattes et entortillé mes ailes, je me suis demandé : « Qui suis-je, moi, à l'intérieur de cet insecte ? Qu'est-ce que je fais ici ? Je n'ai que des souvenirs confus de ce que j'étais avant de me retrouver prisonnier dans l'œuf qui m'a engendré. Il semble que j'aie été un être humain dépourvu d'hygiène, il semble que j'aie trempé dans des commerces malhonnêtes (drogues, putains, vente d'armes, que sais-je !), il semble que je me sois consacré à une activité répugnante appelée "politique", il semble qu'un fanatique m'ait fait exploser en me lançant une grenade. À l'aide ! Ces ailes transparentes, ces trois paires de pattes, ces antennes, ces yeux globuleux, cette trompe qui aspire avidement les détritux, tout cela est mon châtiment ! »

Toutes sortes de doutes m'ont assailli, dont le principal : dois-je me soumettre au destin et accepter un châtiment pour une chose qui déjà s'est effacée des mémoires, ou dois-je lutter, en secouant le joug de l'animalité, pour être à nouveau ce que j'ai été dans une vie antérieure ?

Entre ces deux chemins, l'un facile, fait d'obéissance, et un autre difficile, fait de rébellion, j'ai choisi le second. J'ai décidé de devenir un être humain. Or un être humain n'est pas seulement une conscience, c'est aussi une forme. Mon petit corps noir de mouche, insupportable prison cellulaire, s'est présenté à moi comme un obstacle infranchissable. Volant désespérément de poubelle en poubelle, affligé d'un atroce sentiment de solitude, car le bourdonnement euphorique de mes congénères célébrant le parfum de la saleté m'était devenu insupportable, je ne me suis nourri, pour survivre, que de restes de fruits, repoussant les matières en décomposition, les excréments dissous par la brume matinale ou les sécrétions glandulaires. Cette décision, je l'avoue, m'a obligé à réfréner, souvent avec difficulté, la gourmandise de l'insecte qui m'habitait encore.

Vous, distingués professeurs, étudiants et journalistes qui avez habité un corps humain depuis que vous avez vu le jour en ce monde, vous aurez peut-être des difficultés à me comprendre quand je vous aurai confessé que la fétidité de la putréfaction était pour moi un parfum sublime, et le goût d'une quelconque déjection dans ma trompe buccale meilleur que le plus raffiné des mets que l'on vous sert dans un restaurant gastronomique. Sans comprendre d'où me venait cet absurde désir de propreté, j'ai cherché à me nourrir dans des lieux où les humains rendaient un culte à des valeurs sacrées. Mais dans ces églises abondaient, mêlés à l'odeur de l'encens, certains effluves qu'exhalent les sexes insatisfaits : une atmosphère tentatrice à laquelle, m'étant fixé la pureté pour idéal, j'ai décidé d'échapper. Aiguillonné par la faim, luttant pour ne pas me délecter dans les savoureuses décharges de la ville, je me suis envolé vers des territoires moins habités.

Un hasard que je n'ai pas hésité à qualifier de destin – trahissant ainsi la méthode rationnelle que j'avais eu tant de mal à acquérir – m'a fait diriger mon vol désespéré vers un terrain protégé par des clôtures de fil de fer barbelé, où des camions blindés déchargeaient des déchets radioactifs. Ils m'ont attiré comme un aimant attire une particule de métal. J'ai léché, sucé, mangé, avalé dans une véritable orgie gastrique. Normalement, j'aurais dû mourir, mais une capacité insoupçonnée de mon organisme m'a fait digérer ces matières toxiques en les transformant en une espèce d'engrais cellulaire. Ô miracle, je me suis mis à grandir ! En quelques heures, j'ai atteint la taille d'un être humain. Les soldats qui procédaient au déchargement n'ont pas tardé à me voir, avec l'épouvante qu'on imagine. M'apercevant qu'ils levaient leurs fusils, je me suis envolé et ne me suis senti à l'abri qu'en pénétrant dans une grotte que j'ai trouvée au flanc d'une colline. J'ai compris que les humains ne possédaient aucun organe leur permettant de voir l'âme de leurs semblables. Ils ne jugeaient l'être que sur sa forme corporelle. J'ai décidé de leur ressembler autant qu'il me serait possible. Les pattes médianes (celles qui se trouvent entre les un et deux et les cinq et six), je les ai pliées dans mon dos, entrelacées, telle une ceinture. Mes ailes délicates ont été repliées pour former deux bosses compactes.

Comprenez-moi, chers professeurs, étudiants et journalistes, si me priver de l'usage de deux pattes ne m'a pas grandement affecté, l'escamotage de mes ailes m'a fait verser une pluie de larmes par les facettes de mes cornées. Le vol des mouches peut paraître chaotique ; en réalité c'est une danse qui célèbre la liberté de vivre dans un espace infini. Mais enfin, personne ne peut atteindre un but suprême sans faire de sacrifices...

Mon premier pas sur le chemin qui m'élèverait vers la condition humaine a été, en réalité, une descente, c'est-à-dire une perte de l'espace céleste. J'ai donné aux pattes cinq et six le rôle de jambes et je me suis dressé verticalement, plein d'orgueil, mes pattes un et deux faisant désormais office de bras. J'ai essayé de marcher en imitant ceux que j'avais vus si souvent déambuler sans but apparent dans les rues. J'ai eu du mal à diriger ces « bras » et ces « jambes ». Il a été très difficile de coordonner le membre supérieur gauche avec le membre inférieur droit, le membre supérieur droit avec l'inférieur gauche. Non seulement je balançais les bras ensemble, mais je ressentais des tensions douloureuses dans les pattes repliées dans mon dos, car à chaque instant elles voulaient participer au mouvement. Par l'extrême rapidité de mes gestes, entraîné comme je l'étais pour avoir passé tant de temps à esquiver les coups de queue d'animaux et d'autres bêtes quand je suçais goulûment les résidus de leur anus, il m'a fallu des heures et des heures pour apprendre à me déplacer en me traînant sur le sol. J'ai enseigné à mon corps l'extrême lenteur des citadins, car j'aspirais à être accepté dans leur essaim. La même ténacité que je mettais à butiner les sécrétions d'individus peu soignés, en évitant toutes sortes de tapes, je l'ai employée à obtenir cette marche verticale et lourde qui m'ouvrirait les portes de la société humaine.

J'ai abandonné ma cachette et marché vers la ville, imbu d'une fierté aussi

grande que mon espoir. J'ai cru être le contraire de ces bêtes que les chasseurs emprisonnent et mettent dans une cage que, bien entendu, elles détestent. J'ai crié, avancé, couru à la recherche de « chasseurs » qui auraient l'extrême charité de me mettre en cage, cage qui, par une étrange conformation de mon esprit, m'apparaissait comme le siège de la liberté, tandis que l'espace infini me donnait l'impression d'être une prison insupportable.

J'ai chanté trop tôt victoire. Tous ceux qui ont par hasard croisé mon chemin ont pris leurs jambes à leur cou en hurlant : « Au secours, un monstre ! » Pour la première fois de ma vie, tel un poignard qui m'aurait traversé le cœur, j'ai éprouvé un sentiment de honte. Une chaleur insupportable a envahi le volume écœurant que j'avais eu l'imprudence d'appeler mon visage. Honte infinie d'être ce que j'étais, de chacune de mes sales impulsions, de ma trompe buccale, des ventouses qui au lieu de doigts couronnaient mes extrémités, enfin de la planteur qui émanait de mon âme.

J'ai voulu exprimer mon abandon par des sanglots, un vrombissement grotesque est sorti de ma gorge. Épuisé par cette écrasante sensation de laideur, grâce à l'impensable que vous appelez Dieu, est soudain apparu dans les ténèbres de mon esprit, telle une couronne royale ou une auréole, le concept de beauté.

J'ai compris, en cet instant crucial, que dans la permanente impermanence de la vie la vérité était un objectif illusoire, un diamant qui ne cessait de s'évanouir ; alors que la beauté, éclat intangible, était le merveilleux parfum de tout ce qu'entraînait le torrent du temps. Qu'importait ma souffrance comparée à l'éternité ? Alors, et cette pensée a été le fondement de mon succès, avec une conviction astreignante, j'ai décidé que me transformer en être humain n'était qu'une brève halte sur le chemin qui me conduirait à être un dieu infini et immortel.

Être répudié par ceux que dès cet instant, avec un orgueil qui aujourd'hui me paraît détestable, j'ai considéré comme des bipèdes insensés a cessé de m'importer. Tous, courant d'un côté et d'autre, achetant de faux passés et vendant de faux avenir, exhibant des affiches qui, bien qu'invisibles, ne cessaient de proclamer de façon absurde : « Je suis moi ! Le monde a un centre : mon nombril ! » J'ai compris que leurs formes humaines n'étaient qu'un mirage mental, qu'au plus profond d'eux-mêmes se nichait un vide semblable à celui que je ressentais. Un petit poème en prose s'est fait jour dans mon esprit : « Mon âme est une goutte de rosée, rien de plus, une porte ouverte sur les dimensions infinies de l'amour. »

J'ai su, en laissant entrer le mot « amour » dans ma conscience, que j'obtiendrais, bien que cela ait l'apparence d'une folie irréalisable, tout ce que je me proposais. Le destin a voulu que les facettes de mes yeux découvrent, aux abords de la ville vers laquelle je m'acheminais, le chapiteau d'un cirque exhibant une enseigne qui clignotait : LES AIGLES HUMAINS ! « Bon, si les aigles peuvent devenir humains, pourquoi pas une mouche ? » me suis-je dit. Pauvre naïf, je ne me suis pas rendu compte qu'un « aigle humain » était pour eux un éminent trapéziste. Erreur qui m'a été extrêmement utile. Si je n'avais pas cru qu'un rapace puisse se transformer en un bipède sans plumes, je n'aurais jamais osé entrer sur la piste et me dresser devant le dompteur surpris, qui en cette matinée mémorable essayait en vain de dresser des chats.

En guise de présentation, afin qu'il m'admire tout de suite, j'ai fait dix sauts mortels, je me suis mis en équilibre la tête en bas, appuyé sur une ventouse, et j'ai commencé à tourner comme un tourbillon ; puis, d'un bond, j'ai atteint un trapèze, fait de multiples voltiges et suis enfin descendu en équilibre sur un câble. J'ai terminé mon exhibition en me précipitant devant lui pour lécher la crasse de ses chaussures.

Les chats, changés en boules de poils, ont couru se réfugier sous les fauteuils. Le dompteur – que j'appellerai désormais par son prénom, Hyacinthe, plutôt que par sa fonction –, avec une expression démesurée de convoitise, m'a vu comme un trésor qui lui tombait du ciel. Il a reculé, agitant l'une des sardines avec lesquelles il récompensait les rares succès de ses chats, attendant ainsi que je le suive jusqu'à sa roulotte. À cette

époque, dominant ma gourmandise de mouche, j'essayais d'éprouver du dégoût pour les chairs visqueuses ; j'ai cependant étiré ma trompe, comme si la seule chose que je désirais au monde était de dévorer une telle immondice, et je l'ai suivi. Entrer dans cette roulotte où flottait une accueillante odeur de gaz intestinaux, de sueur d'aisselles et de fromage rance m'a convaincu que j'avais trouvé un foyer. Hyacinthe a sorti d'une malle un costume de clown et, maniant un fouet, il m'a ordonné de l'enfiler. Cela fait, il s'est remis à fouiller dans sa malle, en a sorti un masque de Chinois qu'il a également exigé que je mette, d'un geste et d'une voix menaçants, et il a crié : « À partir de maintenant, tu es un acrobate chinois ! Tu t'appelles Ping-Ping ! Si tu m'obéis et fais bien les choses, je te donnerai des sardines ! Si tu me désobéis et fais tout de travers, tu auras des coups de fouet ! » Pour corroborer ce qu'il m'avait dit, il m'a fait avaler une sardine, puis m'a donné une féroce coup de fouet. J'ai supporté tout cela sans émettre un vrombissement. Je savais que, malgré sa cruauté, il était la première porte qui s'ouvrait pour me permettre d'entrer dans la communauté des humains.

J'ai travaillé avec l'obstination dont seule une mouche est capable. Mon travail consistait à effectuer des entrées comiques après chaque prouesse des artistes. J'ai fait rire le public en m'emmêlant dans des trapèzes, en tombant de cheval lors de galops autour de la piste, j'ai feint des paniques qui me faisaient grimper sur les cages des lions où je semblais être resté enfermé, je me suis battu contre un kangourou qui avait un gant de boxe sur la queue, je me suis laissé bombarder de gâteaux par une horde de clowns, tout cela agrémenté de mes prodigieux bonds acrobatiques.

J'ai peu à peu obtenu la faveur du public, et bientôt les spectateurs ont formé des foules qui emplissaient les gradins, impatients d'oublier leurs soucis quotidiens grâce aux éclats de rire que provoquaient mes pitreries, mes maladresses qui se terminaient toujours par une surprenante série de sauts. Ma célébrité a augmenté. Je me suis produit dans toutes les capitales du monde.

Hyacinthe, malgré son mauvais caractère, surtout lorsqu'il était ivre, ce qui lui arrivait souvent, était un homme bon. Je l'avais connu aussi mince que l'une de ces baguettes de farine qu'on appelle spaghetti, mais à force de savourer des mets grâce à la richesse que lui procurait mon talent, il est devenu une panse ambulante. Dès qu'il me donnait deux coups de fouet, il se mettait à transpirer et à souffler. Il s'asseyait alors au bord de la piste, car son derrière ne tenait plus sur une chaise, et avec un sourire dolent, comme s'il était la victime et moi son bourreau, il murmurait : « Mon cher Ping-Ping, le public est un ange aux dents de démon. Il t'admire, subjugué par ton habileté, mais en espérant avec envie que tu commettes une faute : alors il lâche le torrent de son mépris. Il feint une déception douloureuse, mais au fond joyeuse, parce que tu es tombé du piédestal et ne reviendras plus jamais dans notre cirque. Tes maladresses sont des coups de poignard dans mes poches ! Si tu ne veux pas retomber dans la misère et voler de saleté en saleté, comme la misérable mouche que tu étais, perfectionne-toi sans cesse, dans les affres d'un explorateur perdu dans le désert et qui implore la pluie. »

J'ai écouté religieusement ses paroles et les ai mises en pratique avec le meilleur des résultats : en l'espace de deux ans, mon succès a été si grand qu'on a mis une nouvelle enseigne au chapiteau : CIRQUE DU CLOWN PING-PING !

Passé la bouffée d'orgueil ressentie lorsqu'il m'a été donné de me voir promu au rang de vedette, j'ai compris que le moment était venu d'ouvrir la porte suivante. En dehors des exercices physiques, caché dans les cabinets et m'aidant d'un excellent manuel, j'avais appris à lire en silence – car je n'avais pas encore de bouche et de langue, je n'avais qu'une trompe – et à écrire – de façon imaginaire, n'ayant pas de doigts pour tenir un stylo. Un matin, je m'en souviens très bien parce qu'il soufflait un vent violent qui menaçait d'emporter le chapiteau, je me suis mis à genoux au milieu de la piste, et dans la sciure qui la couvrait, avec la ventouse de ma patte avant droite, j'ai tracé quelques sillons maladroits qui, à la surprise terrifiée de Hyacinthe, étaient

des lettres. « Je pense. Donne-moi des mains et des pieds. Donne-moi une bouche. »

Passé cette surprise terrifiée, mon maître a été pris de fou rire. Ensuite, malgré son poids excessif, il s'est mis à faire des bonds d'enthousiasme, comme un enfant. « Incroyable ! Merveilleux ! Tu es un insecte qui pense et écrit ! Nous allons étoffer ton numéro : le public te posera des questions et tu répondras en écrivant par terre avec ta patte ! Bien sûr, nous demanderons qu'on ne te pose pas des questions compliquées auxquelles tu ne pourrais répondre avec ton simple cerveau d'animal ! Nous aurons un immense succès ! » Cette absurde incompréhension, produit d'une orgueilleuse rigidité mentale – comment ce grossier personnage n'acceptait-il pas de se rendre compte que je n'étais plus un animal ? –, m'a fait décider de me mettre en grève. Je me suis enfermé dans ma roulotte, j'ai défait les pattes qui étaient collées dans mon dos, engourdis, je suis monté le long du mur et me suis collé au plafond.

Ce soir-là, le chapiteau était plein à craquer. Comme je ne suis pas apparu après avoir été annoncé, le public a commencé à protester. Hyacinthe est venu me chercher, muni de son fouet, furieux, en sueur et soufflant. Il a failli avoir une crise cardiaque en me voyant collé avec six pattes au plafond. Il a pris conscience que ma décision était irrévocable : soit il me donnait ce que je lui demandais, soit je restais là jusqu'à mourir de faim. Ruine imminente !... Il a jeté le fouet par la fenêtre, est tombé à genoux et, pleurant d'angoisse, a promis de me faire faire, par le meilleur médecin, une opération esthétique qui me donnerait tout ce que je demandais. J'ai alors replié mes pattes du milieu dans mon dos, me suis déguisé en clown chinois et me suis livré corps et âme à mes fameuses voltiges, sachant que c'était la dernière représentation de Ping-Ping. Bientôt je reviendrais, sous la forme d'un être humain.

Hyacinthe a tenu parole. Sans lésiner sur la dépense, il m'a trouvé un chirurgien génial qui, avec la promesse de garder l'opération secrète, m'a greffé deux mains, deux pieds, a coupé mes pattes du milieu et, éliminant ma trompe incongrue, m'a fabriqué une bouche avec une langue prise sur un cadavre frais. Tous ces changements m'ont empli de plaisir et d'espoir. Seule l'ablation de mes ailes, bien qu'abîmées pour être restées repliées tant de temps, m'a causé une tristesse inattendue. Je me suis immédiatement repris, sachant que pour atteindre un but sublime il faut être prêt à sacrifier une partie de soi. Sans plus penser à la perte de la faculté de voler, je me suis abandonné à la joie. Bien qu'obligé de couvrir mes yeux si pleins de facettes avec des lunettes noires, j'avais désormais un visage, une bouche qui pouvait parler, des doigts qui pouvaient serrer des mains amies !

La première chose que j'ai faite a été de monter au sommet d'une colline et de là, ouvrant les bras, d'embrasser toute la ville de mon regard. En moi est née une voix si puissante que je n'ai pu faire autrement que m'exclamer : « Je suis à vous, vous êtes à moi ! Je vous aime ! Je vous aime tous ! » Portant le monde entier dans mon cœur, je suis descendu de la colline, prêt à me fondre dans l'humanité. Cruelle déception ! En bas m'attendait une meute de journalistes, de photographes, de caméras de télévision et de curieux excités. Le chirurgien était aussi génial que menteur. Bien qu'il eût gagné une fortune grâce à ma transformation, jurant de garder le secret, il n'avait pas tardé à convoquer tous les médias, distribuant des photos d'« avant » et d'« après » qui révélaient que j'étais une mouche transformée en humain.

L'humanité ne m'avait pas accepté comme un égal, mais comme un monstre paisible auquel elle accordait une immense notoriété. Personne ne s'est ému quand j'ai répondu aux innombrables questions – pourquoi ci ?, pourquoi ça ou cela ? – par un seul mot : « amour ». Personne n'a été ému par mon sentiment universel, mais par ce phénomène jamais vu jusque-là, une mouche capable de parler. Ils auraient réagi de la même façon si au lieu du mot « amour », j'avais dit « haine ». Le monde entier a voulu me voir et m'entendre. Hyacinthe en a profité, heureux de se faire photographier avec moi pour paraître dans tous les journaux et sur tous les écrans, se déclarant mon maître absolu. En me faisant sortir de la clinique, il m'avait fait signer de ma nouvelle main un

volumineux contrat par lequel je lui cédaï ma liberté *ad vitam æternam*. Dans mes organes auditifs résonne encore sa voix de maître :

« Il n'est plus nécessaire que je perde du temps, de l'énergie et de l'argent à diriger une troupe de cirque ! À toi tout seul, tu peux remplir des stades de cinquante mille personnes ! Je vais te présenter comme "L'incroyable mouche humaine" ! »

Exactement comme Hyacinthe l'avait prédit, j'attirais des foules ! Ce succès sans précédent ne me réjouissait pas. Je ressentais les applaudissements que je recevais comme des gifles. Les clap-clap des paumes enthousiastes me clouaient dans l'insectarium culturel : j'étais un interprète de talent, sympathique, admirable, mais tout cela construit sur une seule base : celle d'être une mouche répugnante. Si on m'enlevait cette base, toute ma gloire s'effondrerait. J'ai continué à jouer mon rôle avec toute la force et l'enthousiasme dont j'étais capable, sans laisser paraître ma douloureuse dépression. Je ne me suis pas laissé abattre. J'ai continué et continué, de stade en stade, de pays en pays, plongé dans les foules humaines en même temps que dans ma profonde solitude spirituelle.

Mon show consistait en trois imitations dont je considère, toute modestie mise à part, qu'elles dépassaient mes modèles : je jouais comme Marlon Brando, faisais des claquettes comme Fred Astaire et chantais à tue-tête comme un gitan espagnol. Un abominable milliardaire dont, par décence, je ne révélerai pas le nom, a persuadé Hyacinthe, grâce à de séduisantes quantités de dollars, de me présenter à la fête d'anniversaire de son fils, dans les jardins de son palais. Les personnalités les plus importantes du monde politique et économique seraient présentes. Devant le fouet menaçant de mon volumineux maître, je n'ai pu refuser.

J'avoue que l'ambiance était extrêmement agréable. Des tables raffinées éclairées de petites lampes étaient dressées dans un jardin plein de fleurs, où des messieurs en smoking et des dames en robe longue, couvertes de bijoux, picoraient des hors-d'œuvre et buvaient du champagne dans des coupes de cristal. Au ras du sol, un tapis de bois fin, éclairé de grandes et épaisses bougies, servait de scène.

Mes doutes se sont estompés. Je me sentais bien. J'ai commencé ma représentation. Peu à peu mon plaisir d'imitateur s'est refroidi. Personne ne réagissait, personne ne riait, personne n'applaudissait. Ils me regardaient, immobiles, telles des statues de cire. J'avais beau faire tous mes efforts, je n'ai pu les séduire. Désespéré, je me suis arrêté et je les ai regardés, aussi calme qu'eux. Soudain, j'ai vu le fils du milliardaire s'avancer entre les tables, un enfant de huit ans. Il était le seul à sourire. Il tenait une masse sombre dans sa main tendue. Lorsqu'il est arrivé près de moi, horreur des horreurs, j'ai vu qu'il tenait une tarentule. Oui, vous avez bien entendu, une énorme, une effrayante araignée velue ! Je savais bien sûr que ces bestioles n'ont pas de venin et qu'on peut les domestiquer comme des chats, mais en moi, je l'ai compris à cet instant, demeurait un fond obscur composé de terreurs appartenant aux mouches. J'ai vu cet épouvantail à huit pattes plus gros qu'un éléphant. Tremblant comme un épileptique, j'ai poussé des hurlements de porc qu'on égorge et au milieu d'un éclat de rire général, car les statues de cire se sont enfin animées, montrant leurs esprits iniques, j'ai uriné et déféqué sur moi. Et quand ce cruel enfant m'a lancé la tarentule, je me suis évanoui. Avant de m'effondrer à terre, j'ai eu le temps d'entendre les applaudissements assourdissants de l'élégante assistance, non pas adressés à moi, mais au garçon dont c'était l'anniversaire. Je me suis réveillé dans la chambre d'hôtel où je vivais avec Hyacinthe. J'ai vu qu'il m'avait baigné. Bien que me sentant humilié et offensé, je me suis levé pour le remercier d'avoir eu un geste si aimable. Je l'ai trouvé au milieu de morceaux de jambon, de boîtes de caviar et de reliefs de filets de viande importée d'Argentine, couché par terre, victime d'une hémorragie cérébrale.

Impotent, ne pouvant ni parler ni marcher, il a dû rester dans un fauteuil roulant, spécialement conçu pour qu'y entre son énorme postérieur. Il est mort peu après, léguant la fortune qu'il avait amassée grâce à mes talents à une grosse prostituée qui

disait l'aimer en partageant ses gueuletons. Peu m'importait qu'il me laissât dans la misère. Débarrassé de ce maître tyrannique, j'ai cessé de donner mes représentations, je me suis caché dans un immeuble abandonné et, mangeant à nouveau ce que je trouvais dans les poubelles, j'ai consacré tout mon temps à étudier, préparant ma vengeance.

Les hommes avaient une famille, moi pas. Ils avaient une société, et cette société ne m'acceptait pas. Ils avaient une culture : je pouvais m'approprier celle-ci ! Habilement déguisé, je fréquentais les bibliothèques publiques. Grâce aux multiples facettes de mes yeux, je pouvais lire plusieurs livres à la fois. Mon cerveau de mouche s'est révélé plus puissant que le cerveau humain. En peu de temps j'ai maîtrisé la sociologie, la psychologie, les sciences économiques, la stratégie militaire, les techniques du lavage de cerveau et, surtout, celle de la réussite dans les affaires. Pendant mes tournées artistiques, à part me présenter dans les baraques de foire, je m'étais promené dans les rues pour voir comment était constituée la société : j'avais vu des foules de miséreux obligés de travailler de l'aube au crépuscule. Je les avais vus poursuivis à la moindre contestation. Je les avais vus frappés, emprisonnés, assassinés. Tout ce tas de haillons formait la base d'une pyramide de pouvoir où, couche par couche, les hommes torturaient et exploitaient d'autres hommes. La couche supérieure écrasait l'inférieure, une autre écrasait la première, celle au-dessus cette autre, et ainsi jusqu'en haut de la pyramide où quelques individus dominaient l'humanité.

Un jour dans ma retraite, écœuré de dévorer avec plaisir n'importe quel reste pourri, j'ai juré avec rancœur : « Mon intelligence va me permettre de monter les échelons ! J'arriverai au plus haut ! Ce que la race humaine ne veut pas me donner, je le lui arracherai ! »

J'ai quitté ma cachette pour me glisser dans la poubelle humaine, où au lieu de sales détritres il y avait des institutions et, au lieu de mouches, des personnages qui parlaient de lois, de principes et de morale, mais qui, lorsqu'ils cessaient de parler, violaient ces lois, ces principes et cette morale afin de continuer à s'enrichir.

Rétrospectivement, je peux dire que les choses se sont présentées assez facilement pour moi. J'étais une mouche accoutumée à la persévérance pour butiner les immondices, en esquivant les coups de queue, les tapes et les jets d'insecticide. Toujours sur le qui-vive, je devais voir en chaque mouche une rivale ; la rapidité à aspirer le nectar du butin convoité avant que d'autres trompes ne viennent le prendre était essentielle pour assurer ma vie : un combat continu. Lorsque je suis entré dans le vaste réseau de la ville, j'avais cela à mon actif, et aussi le fait d'être « différent », une espèce de monstre qui pouvait gagner sa vie par sa seule présence physique.

L'argent est venu tout seul. Je me suis remis à faire des représentations en exigeant que l'on augmente le prix des entrées. Très vite je me suis rendu compte de la valeur obsédante de l'argent quand mon nouvel imprésario s'est enfui avec les gains d'un mois. Lorsqu'ils m'ont vu seul, des centaines de vampires sont tombés sur moi, me demandant des prix exorbitants pour tout : pour m'accepter dans un hôtel, pour me louer une voiture, pour me servir dans les restaurants, pour me confectionner des costumes sur mesure. Pour eux, j'étais encore un insecte : ils se donnaient le droit d'abuser de moi ! Je payais sans protester, car je savais que c'était la seule manière de commencer à envahir la société.

Un après-midi, enfin, après avoir fait la queue pendant des heures dans un bureau du gouvernement, j'ai reçu un papier tamponné qui attestait légalement ma qualité d'homme. En sortant de ce bureau, j'ai pénétré une fois de plus dans la ville, agitant mon bout de papier, l'un des nombreux diplômes que j'allais recevoir ou acheter au cours de la carrière qui me conduirait au sommet. D'un trait de plume, on m'avait donné une âme. Je pouvais désormais regarder mes concitoyens dans les yeux, ayant le plein droit de les tondre, comme ils l'avaient fait avec moi.

J'ai cessé de donner des représentations. Je suis devenu imprésario et j'ai présenté des spectacles. Je devinais ce qu'aimait le public et je le lui donnais. J'ai fait

installer une grande cage au milieu d'un stade et, mettant à profit le bas instinct qui fait considérer aux humains que les animaux sont leurs ennemis, obtenant des permis à force de pots-de-vin, j'ai organisé des combats à mort entre des hommes et des bêtes féroces. « Aujourd'hui, grand combat ! Quatre lutteurs masqués contre un loup, un ours, un lion et un chien hydrophobe ! » Bien sûr, les animaux arrivaient sur la piste après qu'on leur eut injecté une bonne dose de narcotique. Les humains gagnaient toujours. Mes poches se sont remplies.

J'ai investi mon capital en Bourse, avec une sagacité de mouche. « Secrétaire, faites courir le bruit que les actions de Metalurgica S.A. ont perdu de leur valeur, que cette firme est au bord de la faillite ! Quand la panique se propagera et que tout le monde voudra vendre, achetez-les au moindre prix ! » Lorsqu'un homme désespéré me suppliait : « Collègue, j'ai perdu toute ma fortune dans l'effondrement de la Bourse, je suis au bord du suicide, je vous en prie, prêtez-moi... », ma réponse était impitoyable : « Je ne prête pas ! » Oui, j'ai appris à gagner à la Bourse. À mesure que ma fortune augmentait, les gens cessaient de me voir comme un étranger pour admirer mon pouvoir. Moi, une mouche, l'un de mes « associés », à genoux, a ciré mes chaussures !

Toujours aussi friand d'accroître ma fortune et mon empire, je me suis consacré à la juteuse industrie de la fabrication d'armes, assortie de la fabrication de vaccins pour des épidémies imaginaires que mes chaînes de radio, de télévision et de journaux inoculaient dans l'esprit effrayé des citoyens.

Dans l'une de mes demeures seigneuriales ont été offertes des réceptions mondaines, dans lesquelles mes invités ont banni pour toujours des vocables comme « déchets », « fumier », « saleté », « bourdonnement », « insecticide », etc. Certains flatteurs, exhibant un diplôme de « généalogistes », ont osé me parler de mes « honorables parents » et de mon aïeul « l'archiduc de ceci et de cela ». Comme j'étais légalement un homme, il s'est évidemment trouvé une baronne qui, n'ignorant pas que mon appareil sexuel était un dard épineux, a condescendu à m'accorder sa main, poussée par son attrait pour mon compte en banque. Accepter cette impudente comédie représentait pour moi la dernière étape, non plus devant vous, mais devant moi-même, pour me prouver que je m'étais glissé à fond dans le tas de fumier humain. Nous nous sommes mariés, mariage retransmis à la télévision, banquet monumental, parrains appartenant à la haute politique, vedettes de cinéma, lèche-bottes, *et cætera*.

La baronne, après avoir amassé une douzaine de manteaux de chinchilla, autant de voitures et d'amants, m'a quitté en déclarant qu'elle ne pouvait supporter que je sois à tout moment le centre des réunions. Je la soupçonne plutôt d'être partie parce que j'avais clôturé son compte en banque. Cette séparation m'a laissé assez indifférent : j'ai reçu au moins cinq mille lettres, arrivées de tous les coins du monde, de femmes prêtes à se « sacrifier » pour adoucir mon chagrin.

Un moment est venu où, au sommet de ma puissance économique, et ayant à mon service des légions de travailleurs, de banquiers et d'hommes politiques, léché à chaque instant par la flatterie, j'ai eu non seulement le droit d'humilier qui me chantait, mais aussi celui d'ordonner que mes ennemis soient assassinés... J'ai failli le faire, mais au moment de donner l'ordre mortel, j'ai à nouveau fait l'expérience d'une expansion de conscience semblable à un éclair de lumière. Je me suis dit : « Cette planète n'est qu'un atome dans l'univers, et toi aussi tu n'es qu'un atome. Même si tu devenais le roi de cette Terre sur laquelle tu te traînes, tu ne serais qu'un atome parmi des millions d'atomes. Vaut-il la peine de sacrifier ta véritable essence pour obtenir un bénéfice méprisable ? Combien cela fait-il d'années que tu ne voyages plus d'une poubelle à une autre ? Que tu ne savoures pas avec le calme nécessaire une délicieuse charogne ? Que tu ne volettes pas en l'air avec l'une de tes semblables ? Combien cela fait-il d'années que tu luttas contre tout être humain qui se dresse devant toi, pour te venger de ceux qui t'ont lancé une tarentule ? Qu'as-tu obtenu ? De t'intégrer ? Tu es plus isolé que jamais, n'étant pas ce que tu es, mais ce que les autres veulent que tu

feignes d'être. »

J'ai décidé d'entrer dans cette antichambre du cimetière que les humains appellent « retraite » et de vivre de mes rentes. Dans ma demeure, si vide de compagnie qu'à la moindre de mes respirations elle me répondait par un terrible écho, les antennes tombées et une bouteille de cognac sur la table, assis devant une fenêtre, me berçant dans un fauteuil à bascule, je regardais passer les nuages. Merveilleuses formes sans ailes, qui cependant peuvent voler. Moi, avec ces deux horribles moignons dans mon dos, j'aurais donné tout ce que je possédais pour être semblable à eux...

Comme un bateau qui sombre, j'ai sombré dans l'ennui. La nuit, dans mon lit, m'attendait une mouche femelle que j'avais obtenu qu'on fasse grandir, à force de chèques, jusqu'à ce qu'elle atteigne ma taille. Avec elle, sinon volant mais au moins bourdonnant, je passais du bon temps. Mais dans la journée je refusais de la voir, car elle avait dans les yeux la lueur d'un insecte perturbé par le dressage, et dans sa trompe la puaudeur de matières fécales dont je ne voulais pas me souvenir.

Las de cette suffocante inertie, ayant lu une phrase d'un poète dont j'ai oublié le nom : « Ce que tu donnes tu te le donnes, ce que tu ne donnes pas tu te l'enlèves », j'ai décidé de la mettre en pratique. J'ai fait d'importantes donations à des hôpitaux et des écoles, mais, surtout, j'ai envoyé des tonnes de nourriture aux enfants sous-alimentés du monde entier, non tant par pitié pour eux, je dois l'avouer, que par tendresse pour les essaims de mouches qui les harcelaient. Enfin, je suis devenu un bienfaiteur de ce monde, un monde qui ne m'aimant pas, mais me tolérant, considère qu'il me fait une suprême faveur en acceptant ce que je lui donne.

De toute façon, dignes professeurs de cette illustre Université, vous croyez que j'ai obtenu ce que je me suis fixé d'obtenir, et pour cette raison vous m'avez envoyé une aimable invitation pour m'accorder un diplôme de membre honoraire ainsi qu'un trophée, objets que je dois recevoir en racontant ma vie, avec cette rhétorique fleurie que vous savez si bien manier. Mais arrivé à ce point de mon existence, je ne peux moins faire que demander : de quel droit me récompensez-vous ? Qui vous a dit qu'appartenir à votre institution signifie avoir réussi ? Au contraire, je pense qu'au lieu de m'émouvoir de ces prix, à cet instant – pourquoi ne pas enfin le dire ? –, avec toute mon effrayante vie d'erreurs étalée devant mes facettes oculaires, je dois plutôt vous mépriser, car j'ai tiré une seule chose au clair de mon odyssee : une telle vie n'a pas de sens !

Apravant, oui, elle en avait un : manger la saleté était manger la saleté, sentir le caca était sentir le caca, forniquer en l'air était forniquer en l'air. Je n'étais qu'un morceau de ciel, qu'un bout de terre de plus. Alors qu'aujourd'hui, devenu île, me cognant contre les autres îles que vous êtes, angoissé par cette solitude atroce, je ne trouve pas le moindre plaisir. Seuls trois mots me traversent la tête, le cœur, le sexe, seconde après seconde : « Je veux voler ! » Oublier vos visages aussi artificiels que le mien, oublier vos journées vides emplies de paroles, oublier votre raison rigide abritée par un corps adipeux, oublier votre arrogance, votre avidité d'honneurs, oublier cette chose barbare que vous appelez « éducation » ! Je porte en moi une âme qui n'a la forme ni d'une mouche ni d'un être humain ! Je veux qu'enfin ma conscience éclate à la manière d'un astre lumineux, chaque cellule de mon corps changée en esprit ! Je donne toute ma fortune, tous les objets que je possède, toutes mes voitures, toutes mes maisons, tous les diplômes, tous les trophées pour une paire d'ailes ! Voler ! Voler ! Voler !

(Don Ramón Fly déchira le diplôme de professeur *honoris causa* décerné par notre Université, il agressa un journaliste en utilisant comme un marteau le trophée qui lui avait été remis, se mit à faire des bonds anormaux ; avec une agilité surprenante, il grimpa le long d'une colonne, arriva au plafond, brisa les vitres de la lucarne centrale et s'enfuit à l'extérieur. On le vit courir sur les toits, agiter les bras comme si c'étaient des ailes et, enfin, se jeter dans le vide. Il s'écrasa sur la statue de notre vénérable fondateur.)

Autres contes magiques

Éternité

Ne voulant pas s'évaporer, une goutte d'eau s'est jetée dans l'océan.

Renaissance

Lorsqu'il a surgi de la tombe, il avait un regard fou. Il s'est lavé des journées entières pour oublier la pestilence. Toute sa chair est revenue à la vie sauf sa langue. Elle pendait entre ses dents telle une sardine fossile, mais sur elle brillait un point qui était la mère de toutes les lettres.

Conscience

Quand le polygone a cessé de multiplier ses côtés pour essayer de devenir un cercle et accepté d'être ce qu'il était en essence, un triangle, il a connu le bonheur.

Thérapie

Un psychanalyste aveugle met un miroir dans chacune de ses orbites. Ses patients lui disent : « Merci docteur, enfin vous nous voyez ! »

Est-ce de l'amour ?

Un homme court sur le chemin, laissant tomber de son visage un grand nombre de masques. Une femme le poursuit et, les ramassant, les colle l'un au-dessus de l'autre sur son propre visage.

L'acteur

On ne le connaissait qu'à travers ses apparitions dans des feuilletons télévisés. Ses journées terminées, il quittait discrètement les studios et allait s'enfermer dans la chambre d'une pension où personne ne le connaissait. Il n'avait ni amis, ni parents, ni sentiments, ni idées, ni désirs. Il ne se sentait exister que dans le feuilleton de dix-neuf heures trente... Un jour, il disparut. La presse parla de fugue amoureuse, d'enlèvement, de crime. Pour remplir le vide laissé par son absence, on organisa des rétrospectives de ses feuilletons. Pendant ce temps, à la Croix-Rouge, un inconnu agonisait sans pouvoir mourir. Une femme qui filmait un parent accidenté le reconnut en le voyant à travers sa caméra. Lorsqu'il se rendit compte qu'il était enregistré, l'acteur put enfin expirer. Il le fit avec une grâce sublime. La nouvelle fut communiquée à toutes les agences. On lui consacra des pages entières dans les journaux et les images de son décès furent enterrées au Mausolée national dans un cercueil luxueux. Son cadavre fut jeté à la fosse commune.

Égarement

Un aveugle, avec sa canne blanche, pleure au milieu du désert sans pouvoir trouver son chemin, car il n'y a aucun obstacle.

Le cadeau

À un boiteux qui souffre d'avoir une jambe plus courte que l'autre, un sage conseille : « Cesse de détester ta jambe courte. Identifie-toi à elle. Alors, en cessant de te plaindre, tu comprendras avec joie que ta jambe longue est un cadeau. »

Justice humaine

Il sortit de la banque en protégeant un sac d'argent. Un assaillant lui enfonça un couteau dans l'épaule. Le gardien sortit ce couteau et tua le bandit. Il fut condamné à vieillir en prison pour avoir assassiné un homme désarmé.

Cauchemar

Il se retrouva nu dans une ville stérile, condamné à la vie éternelle.

Délire de persécution

Ses empreintes le suivaient. Il s'enfuit devant elles jusqu'à tomber mort de fatigue.

Architecte

Il prit une brique dans les ruines et la posa sur une autre. Il pensa : « Je commence à construire un édifice. » Il déchira avec son ongle le mur d'un édifice neuf. Il pensa : « J'entreprends une démolition. »

Responsabilité

À force de traîner par terre, son ombre s'usa peu à peu. Elle le suivait transformée en harde qui hurlait comme un chien blessé.

Chasseur frustré

Ne pouvant les attraper avec un piège à souris, il se mit à détester les aigles.

Tout est en tout

Fit-il un pas ? Dans l'immensité résonna l'extrémité vorace de l'infini.
Versa-t-il une larme ? Les océans de tous les mondes se sentirent remplis.
Offrit-il une miette de pain ? Il nourrit l'humanité présente et future.
Écrivit-il un mot ? Les montagnes de livres se changèrent enfin en poèmes.

Amour idéal

Il nia l'existence du soleil. En plein jour il affirma que la nuit était éternelle. Même à midi il marchait dans les rues en s'éclairant avec une lanterne. Tous se moquèrent de lui. Il tomba amoureux d'une femme aveugle parce qu'elle trouva qu'il avait raison.

Les cendres

Pendant de longues années, il vécut en imitant son Maître. Conscient de son absence d'authenticité, il désira, pour être enfin lui-même, la mort de son instructeur.

Lorsque cela se produisit, il se sentit perdu. Il se mit à s'imiter lui-même : un ensemble d'idées, de sentiments, de désirs et de gestes semblables à ceux de son guide. Voyant qu'il ne pouvait rien ajouter de nouveau, il décida de se suicider. Il laissa une lettre demandant que ses cendres soient mélangées à celles du Maître. Lorsqu'on ouvrit l'urne où auraient dû reposer les cendres sacrées, on la trouva vide. On mit à leur place les restes du disciple dont on oublia jusqu'au nom. Pendant des siècles, ces cendres, qui réalisaient des miracles, furent vénérées comme étant celles du Maître.

Obliger à recevoir

Pour aller de son temple à la rivière, un saint parcourt chaque jour, pieds nus, un chemin abrupt. Son roi dévot, pour protéger la plante de ses pieds, ordonne que l'on pose un tapis moelleux sur ce sentier. En voyant que le saint avance en flottant à dix centimètres du sol, pour le faire descendre et fouler le tapis, il l'oblige à utiliser d'épaisses bottes en fer.

Service obligatoire

Ayant une jambe dans le plâtre, il marchait en s'aidant de deux béquilles. Quand ses os furent réparés, les béquilles, mécontentes, attaquèrent l'homme jusqu'à lui casser de nouveau la jambe.

Fable végétale

Les beaux camélias, désireux d'être plus souvent visités par les abeilles que les autres fleurs, se mirent à pousser en absorbant la force de leurs racines. Plus la couleur s'intensifiait et plus la longueur des pétales augmentait, plus les racines perdaient en énergie et en taille. Soudain, alors que les fleurs étaient à l'apogée de leur splendeur, la plante s'écroula bruyamment.

Fable urbaine

Au carrefour principal d'une avenue, près du poteau des feux de circulation, un arbre se mit à pousser. Peu à peu ses branches cachèrent le poteau. On ne pouvait savoir quel feu s'allumait, le rouge ou le vert. Les automobilistes se mirent à avancer avec la plus grande prudence. Quand ils supposaient que le feu était au rouge, ils s'arrêtaient un long moment jusqu'à ce qu'ils décident que le feu vert les invitait à continuer. On inventa un rituel lié au soleil. À telle couleur du ciel correspondait tel feu. Les jours où le ciel était couvert, les conducteurs n'avançaient pas et discutaient pour savoir si c'était au rouge ou au vert. Le temps passant, quelques théoriciens déclarèrent que, tout comme l'arbre, le poteau poussait. À la fin, quelqu'un prétendit que les feux n'existaient pas, que seul l'arbre existait. La théorie fut acceptée à l'unanimité. Les chauffeurs se mirent à obéir au végétal. Un policier, expert dans le déchiffrement du mouvement des branches sous l'action du vent, interprétait les stops et la voie libre. Lors d'un orage, l'arbre s'écroula, foudroyé par un éclair. Aussitôt les automobilistes détruisirent le poteau de signalisation.

Christifixion

Ils prirent une croix en bois, la portèrent vers un homme qui était debout, bras ouverts, au sommet d'une montagne ; et ils la clouèrent à ses mains, à sa tête et à ses pieds. Il fut obligé de la supporter jusqu'à ce que l'humidité, la chaleur et les termites la désintègrent. Ils recueillirent la sciure sale, la déposèrent dans une urne d'argent et l'adorèrent. L'homme qui avait torturé la croix fut condamné à l'oubli.

Cabaliste

Il arriva devant la porte sacrée. La clé qu'il avait trouvée n'entra pas dans la serrure. Au lieu de chercher une autre clé, il se mit à chercher une autre porte.

Solitude

Comme il était le produit d'un viol, sa mère ne l'avait jamais caressé. Elle s'était débarrassée de lui en le déposant dans un orphelinat. Adulte, n'ayant jamais eu d'amis, il tomba amoureux de femmes inaccessibles. S'étant réfugié dans l'alcool, il découvrit la poésie. Devenu Godofredo Reyes, le barde le plus acclamé de son époque, il vécut dans une humble cabane, près de la décharge de la ville.

Accablé de solitude, il se suicida en mangeant des sardines dans un état avancé de putréfaction.

Cinq siècles plus tard fut inventée une machine pour voyager dans le passé. Les voyageurs pouvaient « atterrir » dans l'année de leur choix, en restant invisibles et dépourvus de densité.

Godofredo Reyes avait cru vivre seul. Cependant, devenu une attraction touristique, il fut entouré, à chaque minute de son existence, de milliers d'admirateurs venus du futur. Les moments les plus visités furent sa naissance par césarienne, l'écriture de son premier poème dans un bar sordide et sa lente ingestion de sardines le soir où il se suicida.

Dans le train

Le voyageur endormi qui semble éveillé reçoit des instructions de son journal, fantôme de papier qui lui dicte comment doit être le monde. Au bout d'un certain temps, les mots imprimés prennent vie et, tels des poux affamés, sautent sur son cerveau. D'une main il couvre sa bouche, laissant ses propres mots agoniser à l'intérieur jusqu'à ce qu'ils deviennent poussière. Rongé de l'intérieur, il se transforme peu à peu en papier. Dans le train, à la fin, seuls voyagent des mots qui n'ont aucun sens.

Roi du monde

L'enfant a rêvé qu'il libérait un génie enfermé dans une bouteille. Le génie, reconnaissant, lui a accordé la réalisation d'un désir. Le petit a demandé à être le roi du monde. À son réveil, il s'est retrouvé assis sur un trône. Il s'est mis à donner des ordres. « Il est triste de voir les fleuves couler toujours vers la mer. Quand ils en auront envie, ils pourront aller à contre-courant... Une fois par semaine les oiseaux prêteront leurs ailes aux pierres afin qu'elles puissent voler dans le ciel... L'herbe ne poussera pas seulement sur la terre mais aussi sur les langues. Les bouches cesseront d'insulter pour répandre des feuilles vertes... » Après avoir donné mille autres ordres, l'enfant roi, fatigué, descendit de son trône, il le sculpta avec un couteau, en fit un cheval de bois, monta dessus et galopa jusqu'à traverser la frontière et pénétrer dans la forêt des rêves.

La vérité

Les Chercheurs de la Vérité, se rendant compte qu'il était impossible de la trouver, sont devenus des Chercheurs du Mensonge. À mesure qu'ils le découvraient et l'éliminaient, ils se volatilisèrent. Lorsqu'ils eurent disparu, la vérité brilla.

La visite

On annonça l'arrivée d'un saint. Tout le village se rassembla sur la route

principale pour recevoir l'être extraordinaire. Un homme d'aspect ordinaire arriva, servant de guide à son chien aveugle.

Le chien inutile

Dans un magasin d'animaux, il vit un chien presque chauve qui avait un corps allongé, des pattes courtes et une tête si laide qu'elle donnait des frissons. Mû par une impulsion irréprouvable, il acheta le chien répugnant et l'emmena chez lui. L'animal creusa des trous dans le jardin, souilla les tapis de ses excréments, aboya la nuit, l'empêchant de dormir. « Pourquoi ai-je acheté ce monstre inutile ? Je ne vois aucune explication ! » Il l'emmena faire un tour. Le chien désobéissant se mit à courir au milieu de la rue. Une voiture l'écrasa. Une femme descendit et s'agenouilla devant l'animal mort, versant des larmes abondantes. L'homme la prit dans ses bras. Ils furent inondés d'un amour foudroyant. Ils ne tardèrent pas à se marier.

Le costume parfait

Dans une boutique d'antiquités il trouva un costume qui lui allait parfaitement : il ne se froissait pas, ne s'usait pas, n'accumulait pas de mauvaises odeurs et ne se tachait pas. Il le mit et ne l'enleva plus jamais. Il dormait avec, se baignait ainsi vêtu, le considérant comme son foyer. Au bout de quelques années, son corps se mit à rapetisser. Sa tête de même que ses mains disparurent dans le costume. Un jour il mourut sans que personne ne s'en rendît compte. Il finit par tomber en poussière. Le costume, vide, continua ses mêmes habitudes : marcher au hasard dans les rues, aller au supermarché, s'asseoir à la terrasse d'un café.

Deux oiseaux

En hiver, dès qu'il voit le soleil briller, un oiseau pond ses œufs, car il croit que le printemps arrive. Il suffit que la température baisse pour que les œufs gèlent et deviennent stériles. Un autre oiseau ne pond que lorsque le printemps est vraiment là.

Confusion

On lui offrit un verre de vin. Le verre était de la même couleur que le vin. Il attaqua le verre à coups de dents, voulant le dévorer.

Tromperie auditive

Le bœuf fait des efforts épuisants pour tirer une charrette pleine de briques. La charrette grince. Les gens, ignorant le bœuf, ont pitié de la charrette.

La vérité

Un angoissé, ne pouvant supporter que deux plus deux fassent quatre, entra dans une secte religieuse où on lui révéla que deux plus deux faisaient cinq. Cette croyance fut une illumination qui le rendit heureux.

Il n'y a pas de miracles

Dans la boutique d'un antiquaire, un homme riche voit un violon, l'achète et essaie d'en jouer : il n'obtient que des grincements désagréables. Déçu, il en fait présent à un pauvre. Celui-ci tire du violon des sons merveilleux. Furieux, le riche le traite de tricheur : il a utilisé un appareil électronique pour faire croire que cet objet inutile faisait de la musique.

La chute

Tombant d'abîme en abîme, il atteignit le plein ciel.

Bâtitteur orgueilleux

Il fabriqua un échafaudage solide et complexe par lequel il pouvait grimper jusqu'au sommet du gratte-ciel, mais pas entrer à l'intérieur.

Celui de l'autre

Deux hommes se font face dans une plaine couverte de diamants. L'un montre avec avidité et fierté, tel un trophée, un diamant semblable à tous ceux qui gisent abandonnés sur le sol. L'autre, envieux, le lui arrache en criant : « C'est celui-ci que je veux, seulement celui-ci ! » Puis il sort une arme et tue celui qu'il considère comme son ennemi. Dès qu'il tient la pierre précieuse dans ses mains, il cesse de la désirer. Contrarié, il la jette, sans se rendre compte que les innombrables diamants qui gisent sur la plaine sont tous ceux qu'au long de sa vie il a arrachés aux autres, puis jetés loin de lui.

Le cactus et l'oiseau

Avec une modestie sacrée, le cactus accepte que l'oiseau vienne se ficher sur ses épines. « Si tu perds ton sang sur moi, ce n'est pas ma faute mais celle du vent. Toi, tu t'es laissé pousser en faisant de moi le destin. Tandis que traversé par mes piquants tu agonises, je te bénis. Tu m'as permis d'exister. Je transformerai ton squelette en une rose blanche. »

Poète

Un crapaud avala des lucioles sans se soucier de leur goût amer, jusqu'à ce qu'à travers sa panse enflée apparût une lumière sublime.

Authenticité

Après avoir dévoré un saint, le lion perdit toute envie de chasser. Il voulut manger des fruits et des légumes, mais il ne put les digérer. Il commença à mourir de faim. Se retrouvant dans la forêt devant un autre saint, l'appétit lui revint. Il le dévora en ronronnant.

Entêté

Il perça le fond de l'abîme pour pouvoir continuer sa chute.

Minimum-Maximum

Un grain de sable dans l'azur de midi obscurcit tout le ciel. Une luciole dans la nuit obscure illumine tout le ciel.

Le méprisé

Ceux qui avaient méprisé le scarabée parce qu'il poussait une boule d'excréments s'aperçurent, quand le scarabée mourut et que la boule se changea peu à peu en cendres que le vent emporta, qu'elle contenait un diamant d'une immense valeur.

Plénitude

L'âme, telle une colonne d'argent, conçut une rose de lumière.

Vitalité

Bien que le vieux loup n'eût pas de dents, il mordait avec passion les mirages.

Mutisme

Dans ce qui n'avait pas été dit vint habiter l'éternité.

Lest

Parce qu'il avait pitié de la chenille qui lui avait donné le jour, le papillon ne vola plus jamais.

Ambition

Quand il eut renoncé à le chasser, l'oiseau vint se poser sur sa main.

Oiseau avare

Un pélican, content d'avoir pêché un poisson, retardant le moment de l'avalier, le garda dans son bec. Plein d'orgueil, il oublia que c'était sa nourriture. Le temps passa. Un jour, il s'exclama devant d'autres pélicans : « Regardez la merveille que j'ai engendrée ! » Lorsqu'il ouvrit le bec apparut un poisson pourri nauséabond.

Vanité

Une ruelle sans issue se sentait satisfaite d'avoir de nombreuses entrées.

Entre couteaux

Un couteau impeccable polissait sans arrêt son fil. Un autre couteau, oxydé, lui demanda : « Pourquoi t'appliques-tu autant ? Tu ne seras peut-être jamais utilisé. » Le couteau impeccable répondit : « Mon devoir est d'obtenir un fil parfait. Si l'on m'emploie, je servirai. Si on ne m'utilise pas, je me serai servi moi-même. »

Du même auteur

Chez le même éditeur

Les Araignées sans mémoire et autres fables paniques, 2010.

Manuel de psychomagie, 2009.

Cabaret mystique, 2008.

Mu, le maître et les magiciennes, 2005, rééd. « Espaces libres », 2008.

La Sagesse des contes, 2007.

L'Échelle des anges : un art de penser, 2004.

La Voie du Tarot, avec Marianne Costa, 2004.

La Danse de la réalité, 2002 rééd. « Espaces libres », 2004.

Le Théâtre de la guérison, 2001.

Le Doigt et la Lune, 1997.

